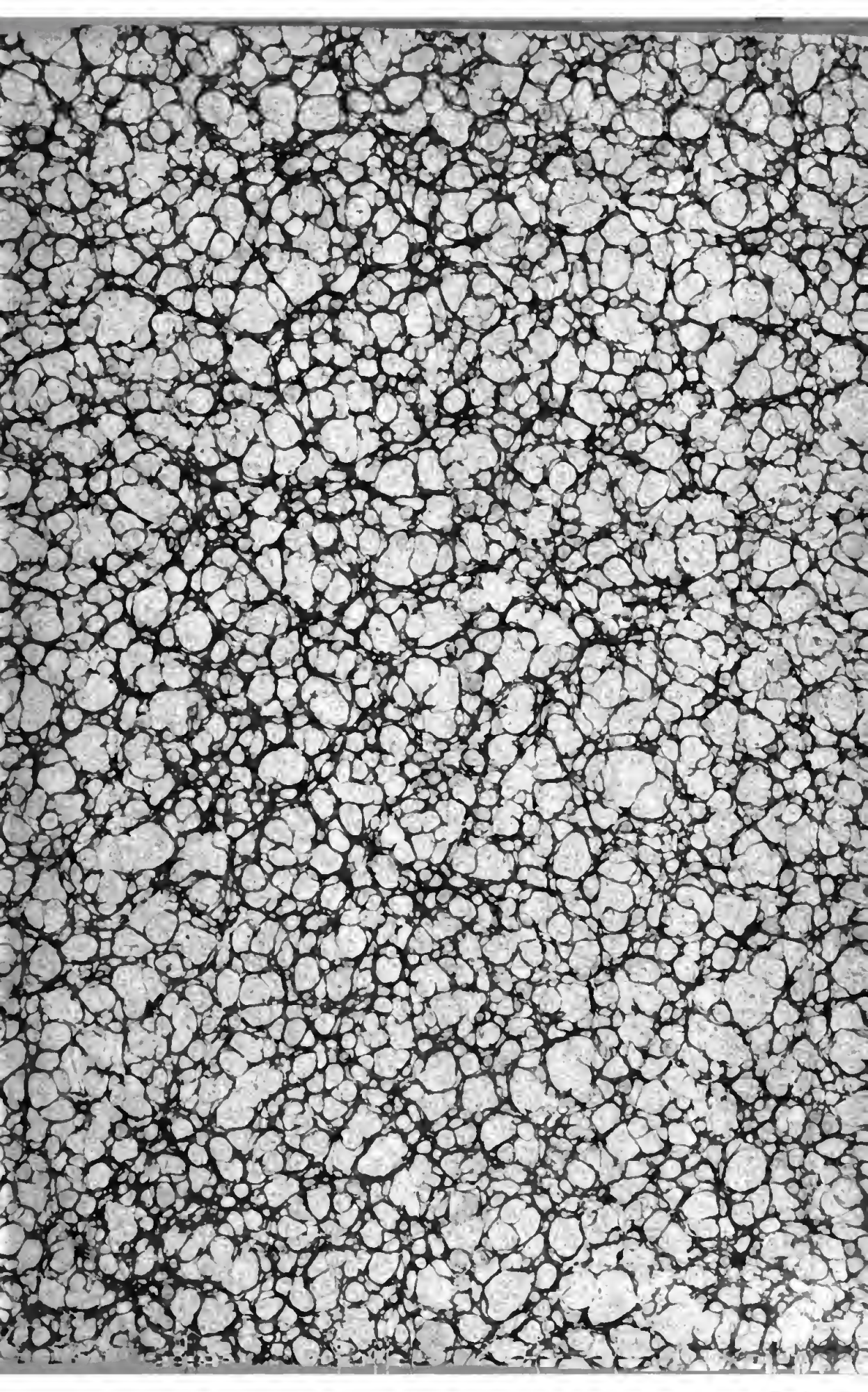
I - PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 1
PLUTEO III
N.° CATENA 7

OTECA·
SI·PALLI·

Pr. J. 24. III. 7.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES SCEPTIQUES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

Digitized by Google

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

R.60

40.719

LES SCEPTIQUES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

FÉLICIEN MALLEFILLE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de Cluny, le 21 décembre 1867.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1868

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Digitized by Google

DISTRIBUTION

Personnages.	Acteurs.
LE COMTE D'APREMONT, 60 ans.....	MM. TALLIEN.
RICHARD, DUC DE VILLEPRENEUSE, 30 ans.....	LAFERRIÈRE.
LIONEL, MARQUIS DE TRÉSIGNAN, 25 ans.....	ANGELO.
PIERRE FROMENT, 28 ans.....	LAROCHELLE.
OCTAVE LANDUREL, 30 ans.....	SAIRVIÈRE.
PAULINE, COMTESSE D'APREMONT, 25 ans.....	Mlles RAUCOURT.
BLANCHE D'APREMONT, 17 ans.....	DE SIENNE.
SIDONIE LANDUREL, 25 ans.....	PETIT.

Digitized by Google

LES SCEPTIQUES

ACTE PREMIER

Un petit salon moderne décoré et meublé avec plus de richesse que de goût. Au fond, une galerie à demi fermée par des portières relevées. A droite et à gauche portes latérales. Illumination de bal.

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE, SIDONIE

OCTAVE

Eh bien! madame Landurel?

SIDONIE

Eh bien! monsieur Landurel?

OCTAVE

Dix heures et demie, à mon chronomètre, et personne n'arrive.

SIDONIE

Les salons regorgent de monde.

OCTAVE

Quel monde? Des négociants, des ingénieurs, des

Digitized by Google

hommes de loi, des hommes de lettres, un tas de bourgeois !

SIDONIE

Eh! n'en sommes-nous point, du tas? N'êtes-vous pas un bourgeois, quoique banquier, ou plutôt parce que?

OCTAVE

Voilà justement où le bât me blesse.

SIDONIE

Pourqoui vous bâter? vous-même!

OCTAVE

Que voulez-vous? Je serais trop heureux si je ne me tourmentais pas. Il faut bien que je me plaigne pour éviter le scandale et désarmer l'envie. Les envieux ont tant de raisons de m'en vouloir; et comme je m'en voudrais, à leur place! J'ai tant de chance, moi! Tous les bonheurs réunis sur la tête d'un seul homme! — D'abord vous êtes ma femme. (Sidonie répond au compliment par une révérence cérémonieuse.) Oui! vous ne m'avez apporté, c'est vrai, qu'une dot insignifiante, quelques centaines de mille francs; mais je suis assez riche pour deux. Nous sommes tous deux jeunes et très-bien élevés. Vous êtes jolie, (nouveau salut de Sidonie), très-jolie. Je le dis partout; je tiens à ce qu'on le sache et qu'on le répète : cela me fait honneur. Moi, je ne suis pas trop laid.

SIDONIE

Pas trop.

OCTAVE

Vous avez de l'esprit, (Sidonie salue encore), beaucoup d'esprit. Moi, je ne suis pas précisément une bête.

SIDONIE

Pas précisément.

OCTAVE

Nous avons même un joli nom, Landurel, et des prénoms charmants, Octave, Sidonie. Octave Landurel! Sidonie Landurel! Cela sonne bien et ne figure pas mal sur une carte de visite : il n'y manque vraiment que des armoiries. Et voilà le *hic*, comme on dit en latin : *Memento quia pulvis es*. Il n'y a pas d'hommes complets.

SIDONIE

Vous voudriez être prince, ou duc par le moins?

OCTAVE

Non, ma chère, non. Je ne suis pas ambitieux. Un tortil de baron! Je n'en demanderais pas davantage.

SIDONIE

Pourquoi ne vous faites-vous pas donner cela quelque part, à propos d'un emprunt?

OCTAVE

Donner? Si on vendait seulement, comme autrefois! Mais on n'ose plus! Les gouvernements sont si lâches! Ils ont peur de l'opinion. C'est fini : la souscription est fermée.

SIDONIE

Eh bien?

OCTAVE

Eh bien! ne pouvant plus entrer légalement dans la caste privilégiée, il faut au moins s'y frotter.

SIDONIE

Qui s'y frotte s'y pique.

OCTAVE

Comme aux roses. On y prend un certain parfum d'aristocratie, qu'on garde en se débarrassant des épines. Je tiens donc à émailler de gens comme il faut cette masse informe de gens d'affaires qui encombre

mes salons, et voilà pourquoi j'attends avec impatience l'arrivée de notre beau monde. S'il n'arrivait pas, ce serait un bal manqué : dix mille francs jetés par la fenêtre.

SIDONIE

Nous avons déjà reçu, ce soir, cinquante personnes titrées.

OCTAVE

On les voit partout, celles-là. Des nobles râpés qui vont partout où l'on danse, pourvu qu'on y soupe! Et encore, dans le nombre, plus de moitié qui ne datent que d'hier! Pas de quartiers, ma chère! Des ducs Martin, des comtes Miroteau, des barons à pouffer de rire!

SIDONIE

Pourquoi les invitez-vous?

OCTAVE

Pour leur montrer mon luxe, et leur prouver en même temps que je ne suis pas fier. Mais l'important, le nécessaire pour une maison comme la nôtre, c'est la noblesse de race, la noblesse historique, les beaux noms! Pourquoi ne viennent-ils pas? Qu'est-ce qu'ils font?

SIDONIE

Ce que nous faisons nous-mêmes, de l'importance. Ils se font attendre pour se faire valoir.

OCTAVE

Se faire valoir! Est-ce que je leur dois qnelque chose? Au contraire; il y en a plus d'un à qui j'ai prêté de l'argent.

SIDONIE

Et qui ne vous l'a pas rendu?

OCTAVE

Cela va sans dire; et je ne réclame pas d'intérêts,

mais je veux des égards. Je ne vous demande pas le comte d'Apremont. Le vieil égoïste vit retiré dans ses terres, comme un rat dans son fromage. Mais la comtesse est à Paris, avec sa belle-fille, mademoiselle Blanche d'Apremont, un des plus beaux partis de France ! Et vous me les aviez promises pour ce soir.

SIDONIE

J'espère qu'elles viendront.

OCTAVE

Trop tard, quand la moitié du monde sera partie. C'est bien la peine de venir, s'il n'y a plus personne pour les voir.

SIDONIE

Je n'y puis rien ; je ne leur ai pas prêté d'argent.

OCTAVE

Vous avez fait mieux, ma chérie, en procurant à votre pauvre camarade de pension un mariage inespéré, superbe, fabuleux. La comtesse d'Apremont ne saurait oublier ce que vous doit mademoiselle de Chazelet.

SIDONIE

Elle ne doit rien qu'à elle-même. Son rare mérite la mettait de niveau avec les plus hautes positions ; et la noblesse des Chazelet vaut celle des Apremont.

OCTAVE

Soit ; mais mademoiselle Pauline était une pauvre petite institutrice, réduite à courir le cachet en omnibus ; et le comte, quatre ou cinq fois millionnaire, je le sais bien, moi, son banquier ! est, en outre, grand-croix de la Légion d'honneur, ancien ministre, ancien ambassadeur, ancien pair de France...

SIDONIE

Trop ancien. Il a soixante ans et elle en a vingt-cinq.

Digitized by Google

OCTAVE

Le beau mérite ! Qui est-ce qui n'a pas eu vingt-cinq ans ?

SIDONIE

L'important, c'est de les avoir encore. Bref, le comte, riche et considérable tant qu'il vous plaira, mais vieux d'âme autant que de corps, veuf, et par surcroît, père de famille, a épousé une femme accomplie, assez distinguée pour bien tenir sa maison, assez intelligente pour bien diriger sa fille, jeune pour égayer sa vieillesse, belle pour enchanter ses ennemis. Je ne vois pas qu'il ait fait une si mauvaise affaire, et que, tous comptes réglés, elle soit en reste avec lui.

OCTAVE

Vous défendez votre amie, c'est très-bien. Mais vous devriez garder un peu de ce beau zèle pour la gloire de notre ménage ; et, malheureusement, vous ne me secondez pas.

SIDONIE

Je fais de mon mieux.

OCTAVE

Pour me contrecarrer.

SIDONIE

En quoi ?

OCTAVE

Tenez ! mon meilleur ami, mon cher Lionel, marquis de Trésignan, ce charmant garçon, ce grand seigneur, l'homme à la mode, l'homme du vrai monde, que j'ai eu tant de peine à vous amener !

SIDONIE

Eh bien ?

OCTAVE

Au lieu de lui rendre la maison agréable, vous faites tout ce qu'il faut pour l'en éloigner.

SIDONIE

Par exemple !

OCTAVE

Il n'y a pas à dire, vous le recevez froidement, beaucoup trop froidement.

SIDONIE

Vous trouvez ?

OCTAVE

Vous êtes si froide ! Depuis un an, je ne vous ai pas vue lui sourire une fois. S'il vient tard aujourd'hui, c'est votre faute. Il ne viendrait plus du tout, n'était la vive affection que j'ai su lui inspirer. Il ne peut plus se passer de moi, fort heureusement, car je tiens beaucoup à nos relations, à cause de lui d'abord, sans doute, mais aussi, mais surtout à cause de son cousin. Il n'est que marquis, et son cousin est duc, duc de bon aloi. Le duc Richard de Villepreneuse ! Voilà un nom ! La fine fleur des vieilles souches de la vieille noblesse de vieille roche ! Et quel esprit ! quelles manières ! quel genre ! quel cachet !

SIDONIE

Et quelle moralité !

OCTAVE

Parce qu'il ne partage pas les idées étroites de vos petits bourgeois ! Madame, on n'enferme pas les aigles dans des cages à serins.

SIDONIE

Un sceptique, un libertin, un homme qui doute de tout et ne doute de rien.

OCTAVE

Vous avez de la religion, ma chère ; vous faites bien. La religion est bonne pour des femmes. Mais pour des hommes comme nous !...

SIDONIE

Il n'en sera pas moins damné.

OCTAVE

J'en doute. On y regarde à deux fois avant de se brouiller avec un Villepreneuse.

SIDONIE

Faites attention, monsieur Landurel; vous empruntez aux Clermont-Tonnerre.

OCTAVE

Je prête assez souvent pour emprunter à mon tour.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VALET DE PIED

LE VALET DE PIED

Monsieur m'avait ordonné de l'avertir à l'arrivée de monsieur le duc.

OCTAVE

Quel duc?

LE VALET DE PIED

Monsieur en a plusieurs.

OCTAVE

Tant que j'en veux. Lequel?

LE VALET DE PIED

M. de Villepreneuse.

OCTAVE, à Sidonie.

Et nous n'étions pas là pour le recevoir!

SIDONIE

Je vous disais bien...

OCTAVE

Il est bien temps de dire : Je vous disais bien ! (Rappelant le valet.) Monsieur le duc avait-il au col sa croix de commandeur, et sur l'habit son crachat en diamants ?

LE VALET DE PIED

Non, monsieur. Il portait simplement la chaînette, avec les décorations petit modèle.

OCTAVE

C'est désastreux. J'espère au moins que vous avez eu soin d'annoncer M. le duc de Villepreneuse à haute et intelligible voix, de manière à ce que tout le monde entende son nom.

LE VALET DE PIED

M. le duc n'a pas voulu être annoncé.

OCTAVE

Il fallait faire semblant de ne pas comprendre et annoncer tout de même. Vous êtes un sot.

LE VALET DE PIED

Pardon, monsieur. J'ai servi dans de grandes maisons, je connais mon service, et je ne crois pas avoir fait de sottises.

OCTAVE

N'importe ; j'ai bien le droit de vous dire que vous êtes un sot, puisque je vous paye. Va-t'en, maroufle. (Il congédie le valet de pied d'un geste superbe.) Moi, ma chère, je vais rejoindre mon duc ; je vais le promener dans les salons ; je vais le montrer à tout le monde.

LE VALET DE PIED, au fond, d'une voix retentissante.

Monsieur le docteur Trabouillot et Madame Trabouillot. — Monsieur et Madame Potard, et Mademoiselle Potard.

OCTAVE, empoignant le valet par le collet de son habit.

Veux-tu te taire, animal !

LE VALET DE PIED, se dégageant.

Monsieur m'avait ordonné d'annoncer, j'annonce.

OCTAVE

Moi, je vous chasse.

LE VALET DE PIED

Monsieur, on ne chasse que les bêtes, et pas en toute saison encore! J'ai beau être valet, je suis électeur comme vous; et si jamais Monsieur se présentait aux comices populaires, il verrait que je ne manque pas d'influence.

OCTAVE

Eh bien! puisqu'il y faut mettre des formes, je vous donne votre congé. Voulez-vous bien l'accepter?

LE VALET DE PIED

A la condition que monsieur voudra bien viser mon livret en termes convenables. Autrement, je me verrais forcé, à mon vif regret, d'appeler monsieur devant le conseil des prud'hommes.

(Il salue respectueusement, se redresse et sort droit comme un I.)

OCTAVE

Et dire qu'on ne peut plus bâtonner ces gens-là!

SIDONIE

Eh! non, ils vous le rendraient.

UN DOMESTIQUE, annonçant de loin.

M. le marquis de Trésignan.

OCTAVE

Voilà un nom qui sonne. A la bonne heure! Cela vous console du reste.

Digitized by Google

SCÈNE III

OCTAVE, SIDONIE, LIONEL

LIONEL, avec un profond salut.

Veuillez, madame, agréer tous mes respects.

(Sidonie fait à Lionel une révérence cérémonieuse.)

OCTAVE, serrant la main de Lionel.

Cher marquis ! — (Bas à Sidonie.) Vous me laissez tout faire. (A Lionel.) Cher marquis, c'est aimable à vous d'honorer ainsi de votre présence cette petite réunion d'amis dans notre humble maison.

LIONEL

Dites une fête dans un palais, cher monsieur Landurel.

OCTAVE

Trop bon, en vérité, cher marquis, (il secoue la main de Lionel avec un empressement excessif); mille fois trop bon. (Bas à Sidonie.) Vous êtes trop froide avec le marquis. (Haut à Lionel.) Cher marquis, vous voudrez bien m'excuser. Je vais rendre mes devoirs à votre cousin, le duc de Villepreneuse, et je vous laisse faire la cour à ma femme. Eh ! eh ! (Bas à Sidonie.) Je vous en prie, soyez moins froide.

(Il sort par le fond, à droite.)

SCÈNE IV

SIDONIE, LIONEL

SIDONIE

Comme tu viens tard, Lionel !

LIONEL

Toujours trop tard à mon gré, chère amie.

SIDONIE

Qui t'a retenu si longtemps?

LIONEL

Une affaire imprévue.

SIDONIE

Encore un duel?

LIONEL

Non, ma foi! Je n'ai qu'à me féliciter de mes bonnes relations avec toutes les puissances étrangères.

SIDONIE

Quelle autre affaire pouvez-vous donc avoir? Joueriez-vous par hasard à la Bourse, vous aussi?

LIONEL

Fi donc!

SIDONIE

Alors, c'est une affaire de cœur. Vous venez des coulisses de l'Opéra? Respectez au moins mademoiselle Brenda, par égard pour mon mari.

LIONEL

Puisqu'il faut absolument vous le dire, je viens du Jockey.

SIDONIE

Qu'aviez-vous à faire de si important, à votre club? Un pari pour les steeple-chases de la Marche, ou une partie de baccarat? Si vous tenez à perdre votre argent, on joue ici, et très-gros jeu. Moi, du moins, j'aurais eu, pendant ce temps-là, le plaisir de vous voir, ne fût-ce qu'à la dérobée.

LIONEL

J'ai tout simplement fait des ronds de fumée en atten-

dant Richard et Pierre, à qui j'avais donné rendez-vous pour venir ici tous ensemble.

SIDONIE

Afin d'éviter, en arrivant, un tête-à-tête avec moi.

LIONEL

Ma petite Sidonie, est-ce que le baromètre serait à l'orage ce soir?

SIDONIE

Il ne faudrait alors vous en prendre qu'à vous-même, puisque vous faites ici la pluie et le beau temps. (Lionel s'incline en signe de remercîment.) Vous m'agacez les nerfs avec vos retards perpétuels et vos mauvais prétextes. Si ce rendez-vous était, je ne dis pas sérieux, mais seulement réel, vous ne seriez pas arrivé tout seul, après votre noble cousin, le duc de Villepreneuse, avant votre illustre ami, M. Pierre Froment.

LIONEL

C'est la faute de vos charmes si Richard vous montre plus d'empressement qu'à moi d'exactitude; ce n'est pas la faute de mon oisiveté si Pierre, qui travaille toujours et ne danse jamais, s'attarde à son chevalet au lieu de se hâter à la valse.

SIDONIE

Qu'est-ce, en effet, que le bal aux yeux d'un si grand homme? Il ne daigne pas, pour si peu, descendre de son Olympe.

LIONEL

Vous voulez dire de son grenier.

SIDONIE

Olympe ou grenier, qu'importe? pourvu qu'il trône là-haut dans son orgueil solitaire.

LIONEL

L'orgueil a du bon; c'est le vice des grandes âmes.

SIDONIE

J'aime mieux les petites vertus des bonnes gens.

LIONEL

Et, comme il n'a rien de petit, vous n'aimez pas mon ami Pierre?

SIDONIE

Je le déteste. Ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir de haïr ses ennemis. La rancune est la reconnaissance du mal.

LIONEL

Que vous a-t-il fait?

SIDONIE

Il cherche à vous détacher de moi, dans l'intérêt de la morale! De quoi se mêle ce barbouilleur? C'est bien assez de copier Michel-Ange sans vouloir encore singer Caton.

LIONEL

Prenez garde, ma chère. Vous me blessez en attaquant mon meilleur ami. Quoique jeunes encore, nous sommes déjà de vieux camarades, éprouvés et sûrs l'un de l'autre. Notre intimité a commencé avec nos sympathies, dès la première rencontre, au collége. Et l'homme a tenu ce que promettait l'enfant, si bon que je ne lui connais pas une pensée douteuse, si dévoué que son affection résiste à tous mes défauts.

SIDONIE

Et la mienne? En faites-vous donc moins de cas?

LIONEL, baisant la main de Sidonie.

Je vous prouve ma reconnaissance par mon amour.

SIDONIE

Ah! si vous ne m'aimiez pas, ce serait bien injuste, car je vous ai fait le plus grand sacrifice que puisse faire une femme, celui de ses devoirs.

LIONEL

Je ne voudrais pour rien au monde vous rendre malheureuse; et si vous souffrez trop de vos remords...

SIDONIE

Maintenant j'y suis accoutumée. Ce que je ne puis supporter, c'est la pensée d'une rupture. Abandonnée par toi, mon Lionel, j'en mourrais.

LIONEL

Est-ce que nous allons recommencer?

UN DOMESTIQUE, annonçant du fond.

M. Froment.

SCÈNE V

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE, adressant à Sidonie un salut compassé.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

SIDONIE, rendant à Pierre son salut, coup pour coup, cérémonie pour cérémonie.

Monsieur, j'ai l'honneur de les recevoir comme vous me les présentez.

PIERRE

Avec le même plaisir?

SIDONIE

Et la même sincérité.

PIERRE

A la bonne heure, madame! J'aime les situations franches, et je vous remercie de me faire la partie aussi belle.

Digitized by Google

SIDONIE

Eh ! monsieur, c'est le moins que je doive à mon ennemi intime.

PIERRE

Ah ! madame, plus ennemi qu'intime.

SIDONIE

Pas ce soir, monsieur, puisque vous avez bien voulu vous rendre à mon invitation.

PIERRE

Du moment où vous aviez daigné me l'adresser !

SIDONIE

Je n'ai fait que me conformer à l'usage.

PIERRE

Et moi, madame, aux convenances.

SIDONIE

Vous étiez libre de refuser, monsieur.

PIERRE

J'ai l'habitude de ne décliner ni politesse, ni provocation.

SIDONIE

Ainsi, vous venez chez moi pour me faire la guerre ?

PIERRE

C'est vous qui m'avez appelé sur le terrain.

SIDONIE

A vous donc, messieurs les Anglais ! Tirez les premiers.

PIERRE

Mais gare à la riposte de Fontenoy !

SIDONIE

Et malheur au vaincu !

PIERRE

A la grâce de Dieu! L'important, c'est de faire son devoir.

SIDONIE

Soyez tranquille; je ferai le mien.

PIERRE

Ce jour-là, nous ferons la paix.

SIDONIE, faisant la révérence à Pierre.

Vous avez trop d'esprit, monsieur. (Se tournant vers Lionel.) Et vous, monsieur, vous n'avez pas assez de cœur.

(E le sort par le fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins SIDONIE

LIONEL

Là! j'étais sûr que le plus fort des coups tomberait sur moi, qui n'en peux mais.

PIERRE

Bah! donnés par certaines mains, les soufflets sont des caresses.

LIONEL

Des mains? Des griffes! Sous prétexte d'être chattes, les femmes sont des tigresses. Pour un oui, pour un non, à propos de rien, par plaisir, elles vous sautent brusquement aux yeux et dévisagent un honnête homme, afin d'étudier la laideur de sa grimace et l'étendue de leur pouvoir. Et si, révolté d'une agression incompréhensible, vous rendez coup pour coup, ce qu'à Dieu ne plaise! mais que simplement vous vous mettiez

Digitized by Google

en défense pour éviter une balafre nouvelle, crac! les voilà pelotonnées sur un fauteuil, pleurant et miaulant, dans l'attitude désespérée d'une victime : Vous m'attaquez! vous me tuez! vous me résistez, à moi, faible femme! Vous êtes un lâche!

PIERRE

Mais, en revanche, que de câlineries charmantes! Les baisers guérissent vite une égratignure; et l'on n'en reste pas moins le plus heureux des hommes.

LIONEL

Mon bonheur? Je le donnerais pour celui des galériens à Cayenne. Ils sortent du bagne le matin et n'y rentrent que le soir. Moi, j'ai ma liberté suspendue jour et nuit au fil de ma sonnette. Je m'étais endormi avec un doux projet de flânerie, au milieu de la belle nature, en pleine conversation avec un ami joyeux, avec toi, je suppose. Mon valet de chambre me réveille, amenant un commissionnaire qui apporte une lettre. C'est un rendez-vous pour le lendemain, à heure fixe. Adieu la partie de campagne! J'attends. Qui vois-je arriver? Un nouveau commissionnaire avec une nouvelle lettre. Le rendez-vous est manqué, ma journée aussi. Une autre fois, je ferai le guet sous la pluie, surveillé par les sergents de ville; ou bien il faut que j'aille aux Bouffes écouter les opéras qui plaisent à M. Landurel, au lieu de rester à mon piano avec Mozart. Il faut, dans des tête-à-tête interminables, m'enthousiasmer à froid, faire de l'esprit, même aux heures où je me sens bête, rire quand j'ai envie de pleurer. Avoir une maîtresse, pour qui entend le français, cela signifie être esclave. Tiens, veux-tu me peindre en nègre? J'aurais du moins l'uniforme de mon grade.

PIERRE

Un jour, à l'atelier, un de mes camarades apporta un coq, le mit par terre, la tête en bas, et lui dessina

sur le bec, avec de la craie, une ligne blanche qui se continuait sur le plancher jusqu'à la muraille. Le malheureux coq, se croyant fixé désormais au sol par une attache indestructible, ne bougea pas d'un quart d'heure. Ému de compassion, j'essayai de lui rendre la liberté, en effaçant du pied son lien imaginaire. Il me donna un coup de bec et se remit en place. Tu t'y trouves bien, restes-y.

LIONEL

Moi! un bon coup de pantoufle, pour l'amour de Dieu! et je ne te donnerai que des bénédictions.

PIERRE, effleurant le parquet de sa botte.

C'est fait. Tu es libre.

LIONEL, les bras croisés sur la poitrine.

Et la femme? disait le juge espagnol.

PIERRE

L'aimes-tu?

LIONEL

Pas du tout.

PIERRE

Mais elle t'aime?

LIONEL

Pas davantage.

PIERRE

Vous êtes-vous aimés véritablement un jour, une heure?

LIONEL

Jamais.

PIERRE

Quel était donc le but, et quel est le prétexte de cette association singulière?

LIONEL

C'est une bourgeoise : elle voulait un marquis.

Digitized by Google

PIERRE

Mais toi, vrai marquis de race et d'estampille, que voulais-tu de cette bourgeoise ?

LIONEL

Parbleu ! sa beauté, sa jeunesse et son élégance.

PIERRE

Oui, ce que tu pouvais acheter à la première courtisane venue.

LIONEL

Et d'ailleurs son mari m'agaçait avec son outrecuidance. Parce qu'il paie des espions et des sorcières, il se croit invulnérable comme Achille, mais par un autre côté.

PIERRE

Il faut laisser aux fats la tâche de punir les faquins.

LIONEL

Je ne pensais pas à mal : c'est lui qui m'a introduit, presque de force, dans son gynécée.

PIERRE

Et t'y voilà enfermé comme dans une prison à deux. Ah ! Je comprends l'attrait des grands vertiges et l'ivresse des grandes passions. On monte dans un éclair, on tombe dans un coup de foudre. Va pour la chute, quand elle est sublime ! Icare et Dédale avaient du moins approché le soleil. Mais ramper dans les bas-fonds d'une intrigue vulgaire ! Jouer, à ses frais, dans un coin, dans une cave, sans rampe et sans spectateurs, la triste comédie du faux amour ! En vérité, cela me passe ; et je n'entends rien à l'agrément de cette duperie, où l'on ne dupe que soi-même.

LIONEL

Et qui pis est, le sachant bien !

PIERRE

Puisque tu sens le poids de ta chaîne, brise-la.

LIONEL

Mais l'autre, ma compagne de boulet, crois-tu qu'elle veuille me lâcher? Au premier mouvement, au premier mot, à la moindre tentative de liberté, ce sont des cris, des syncopes, des larmes à n'en pas finir.

PIERRE

Elle pleure donc?

LIONEL

A volonté. Si j'insiste : Ne vous gênez pas, dit-elle avec résignation ; moi, j'en mourrai.

PIERRE

Le crois-tu?

LIONEL

Zist et zest, pas un mot.

PIERRE

Alors?

LIONEL

Est-ce qu'on sait? Un accès de folie, une fureur d'amour-propre, le plaisir de me léguer un remords! Les femmes se réservent le droit de planter là leurs amants; mais, pour se venger de celui qui les quitte, elles sont capables de tout, même de se tuer.

PIERRE

Allons donc! Le vrai suicide, c'est ta vie. Tu te laisses lentement ronger par la maladie du siècle : ne croire à rien pour ne penser à rien ; le sommeil dans la neige, le néant dans les ténèbres! Quelle trace laisseras-tu de ton passage? Quel fruit ta jeunesse prépare-t-elle à ta maturité? Tu jettes ton esprit à tous les vents, ton cœur à tous les caprices ; tu gaspilles ton

Digitized by Google

activité, tu galvaudes même ce beau nom que tu n'as pas fait!

LIONEL

Mon nom!

PIERRE

C'est bien la peine d'être un des plus grands gentilshommes de France pour lutter avec les petits jockeys d'Angleterre! Le dernier des Trésignan, célèbre dans l'art de sauter une haie! Saute, marquis! Mène à la victoire, sur les pistes de la Marche, les descendants amincis de ces forts chevaux de guerre qui portaient à Jérusalem tes ancêtres couverts de fer, de sang et de gloire.

LIONEL

Que veux-tu? Le Sphinx est là, me posant des énigmes insolubles.

PIERRE

Tue-le donc par une résolution virile. Si ton esprit se tait, interroge ton cœur : il te répondra patrie, famille, devoir, dévouement. Aime pour être aimé; fais quelque chose pour devenir quelqu'un. Sois homme, citoyen, père de famille.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RICHARD, OCTAVE

LIONEL

A moi, cousin Richard! Villepreneuse à la rescousse!

RICHARD

Tiens bon, cousin Lionel! Villepreneuse et Trésignan! Toujours prêts l'un pour l'autre, comme nos aïeux.

LIONEL, montrant Pierre.

Défends-moi contre ce diable d'homme; il veut me marier.

RICHARD

Tout vif?

LIONEL

Et sans jugement.

RICHARD, à Pierre.

Eh! monsieur, que vous a donc fait mon pauvre cousin?

PIERRE

Si vous êtes par système ennemi du mariage?

RICHARD

Pas pour les autres. Que deviendraient les pauvres célibataires sans la vaine pâture! Et les enfants, où trouveraient-ils des pères, s'il n'y avait pas de maris?

OCTAVE

Charmant!

PIERRE, à Octave.

On voit bien, monsieur, que vous n'avez pas d'enfants.

OCTAVE

Qu'en savez-vous? Moi, je n'en sais rien.

RICHARD

Connais-toi toi-même, dit la sagesse antique; mais ne te reconnais pas dans les autres, répond la philosophie moderne.

OCTAVE

On ne se trouverait pas toujours beau dans son portrait.

PIERRE

Surtout s'il était ressemblant.

RICHARD, à Lionel.

Sous quel prétexte donc monsieur voudrait-il te marier?

OCTAVE, à Richard.

Puisqu'il n'a pas besoin d'une dot!

RICHARD, à Octave.

Et qu'il possède une maîtresse charmante.

OCTAVE, à Richard.

Je m'en doute.

RICHARD, à Octave.

Vous pouvez même en être sûr.

LIONEL, vivement.

Mon ami Pierre, moraliste, quoique joli garçon, me parle vertu, devoirs du citoyen, joies de famille, et cœtera.

OCTAVE

Ta!

RICHARD

C'est de l'histoire ancienne.

PIERRE

Vous pourriez dire éternelle.

RICHARD

L'éternité se résout dans le temps, qui change les mœurs. Les devoirs du citoyen, c'était de mise en Grèce, à Rome, avant le déluge, vers l'époque des Phocion et des Cincinnatus. Mais, à présent, dans notre société bien ordonnée, sous le régime du trois pour cent, l'héroïsme n'est plus à la mode. Payez régulièrement vos impôts, sous peine de saisie; déposez dans l'urne électorale, avec conviction, le bulletin que vous a mis en main le hasard; et l'on vous délivrera, sans conteste, un certificat de parfait civisme. Quant aux joies de famille, voir *la Gazette des Tribunaux*. De-

mandes en séparation de corps et surtout de biens; plaintes en adultère, sans compter les gens qui ne se plaignent pas : et comment les compter? le dénombrement du Lévitique n'y suffirait pas; femmes en rupture de ban, ou couvant en silence le scandale qui, demain, brisera sa coquille; maris faisant, en dehors du domicile conjugal, des enfants, qu'ils laissent ensuite mourir de faim, ou reconnaissant, de par la loi, les petits bâtards qu'on fait au logis pendant leur absence; testaments attaqués, testaments supposés ou falsifiés; captations d'héritages tempérées par l'empoisonnement; le parricide même venant en aide aux parents en retard! Pourquoi tarder, en effet? Pour voir, au travers des larmes, ce que les vôtres font contre vous; pour assister vivant au supplice de votre fortune ou de votre honneur, disséqués sous vos yeux; la fille traînant dans le ruisseau les économies et les vertus de la maison; le fils allant s'asseoir au banc de la police correctionnelle, tandis qu'ailleurs le père s'acharne et succombe aux poursuites de la gloire. Voilà, monsieur, votre bilan; voilà vos joies de famille à partir du bonheur conjugal.

PIERRE, vivement.

Je proteste.

OCTAVE, à un domestique appelé par un coup de sonnette.

Des glaces!

PIERRE, tranquillement.

Je proteste comme peintre. Le tableau me paraît un peu sombre. Pour représenter ainsi la famille en noir, il a fallu mettre le soleil à la porte; et vous avez oublié ce rayon d'espérance et de joie qui éclaire la vie d'un honnête homme : l'honnête enfant d'une femme honnête.

RICHARD

Est-ce qu'il y a des femmes honnêtes?

PIERRE

Et votre mère ?

RICHARD

Monsieur! à une pareille question, je ne connais qu'une réponse; et vous la devinez.

PIERRE

Si monsieur le duc veut bien faire à un pauvre artiste l'honneur de croiser l'épée avec lui, je suis à sa disposition.

RICHARD

Le talent vaut la noblesse, monsieur, puisqu'il donne la gloire; et je ne crois pas déroger en me coupant la gorge avec vous.

OCTAVE

Ah! messieurs, messieurs! Ce n'était qu'une plaisanterie, monsieur le duc; il faut bien rire un peu.

RICHARD

Il y a des sujets sur lesquels je ne plaisante pas et ne permets pas qu'on plaisante.

LIONEL

Moi aussi, messieurs, je parle sérieusement, une fois par hasard, puisqu'il le faut. Richard est mon plus proche parent, Pierre est mon meilleur ami : tous deux hommes d'honneur et faits pour comprendre la valeur d'un serment. Eh bien! je vous jure à tous deux que celui d'entre vous qui attentera le premier à la vie de l'autre me devient dès lors étranger, pour ne pas dire ennemi. Maintenant, battez-vous, messieurs, si bon vous semble; ou donnez-vous la main, sous peine de ne jamais toucher la mienne.

OCTAVE

Appuyé! Moi, je suis par tempérament et par état ami de la paix. La paix fait monter les fonds.

RICHARD

Ta mère était sœur de la mienne, Lionel. Demande à ton ami s'il veut faire à notre sang amende honorable.

PIERRE, à Richard.

Monsieur, je connais de réputation madame la duchesse de Villepreneuse ; et si quelqu'un osait mettre en doute, devant moi, la pureté de sa vie, vous n'auriez pas à regretter votre absence. J'ai voulu seulement vous prouver qu'il y avait en ce monde quelqu'un de respectable et quelque chose de sérieux.

RICHARD, tendant la main à Pierre.

Touchez-là, monsieur, et veuillez me compter désormais au nombre de vos amis. (Pierre donne la main à Richard.) Si je vous parais juger trop sévèrement les femmes, ne croyez pas du moins que ce soit à titre gratuit.

LIONEL.

Experto crede Ricardo.

OCTAVE

Ah ! le latin?

(Un domestique fait circuler un plateau, sur lequel chacun des acteurs prend une glace. D'après le geste d'Octave, il dépose le plateau sur une console et se retire.)

PIERRE

Si nombreuses que soient les bonnes fortunes du plus brillant cavalier de France, il ne connait pas toutes les femmes.

RICHARD

Sauf réserve contre ce compliment un peu ironique, je crois en avoir connu la plus charmante.

LIONEL

Naturellement.

RICHARD

Si tu la connaissais toi-même, tu me donnerais certainement gain de cause.

LIONEL

Voyons au moins les pièces du procès.

RICHARD

Il y a quelques années...

LIONEL

La date précise?

RICHARD

C'était l'année des vieilles lunes. Dans une grande ville...

LIONEL

Située?

RICHARD

Dans le pays des souvenirs. Je rencontrai une jeune fille...

LIONEL

Brune ou blonde?

OCTAVE

Rousse, peut-être. Le roux est à la mode.

RICHARD

Prenez un rayon de soleil, décomposez-le dans un prisme enchanté, choisissez la plus belle nuance : voilà son signalement.

OCTAVE

Si jamais je la rencontre, moi, je la reconnaîtrai.

RICHARD

Permettez-moi d'en douter.

OCTAVE

Vous doutez de tout.

Digitized by Google

PIERRE

Au contraire, M. le duc affirme et démontre, par ses réticences, le sentiment qu'il a de l'honneur.

RICHARD, à Pierre.

Merci, monsieur. Cette jeune fille était parfaite, sauf un point, malheureusement capital.

LIONEL

Tu n'en as donc pas été amoureux?

RICHARD

Follement.

LIONEL

Et tu lui reconnaissais un défaut!

RICHARD

Il fallait bien se rendre à l'évidence.

LIONEL

Sotte?

OCTAVE

Ou bossue!

RICHARD

Même sotte, on l'eût aimée, tant elle était belle! Même laide, on l'aimerait, tant elle a d'esprit.

LIONEL

Je m'y perds.

RICHARD

Elle était pauvre.

OCTAVE

Comment diable n'ai-je pas deviné?

LIONEL

Halte-là, Richard! Je ne permets pas à mon cousin de calomnier notre famille dans la personne de son chef. De toutes les choses que nous méprisons, celle que nous méprisons le plus, c'est l'argent.

OCTAVE

Parce que vous en avez.

RICHARD

Pardon, mon cousin. Il y a quelque chose que nous méprisons plus que l'argent, c'est l'estime qu'on en fait.

OCTAVE

Vous m'étonnez.

RICHARD

Ah! si j'avais pu prévoir une telle rencontre; une si étrange réunion, un si violent contraste de magnificences personnelles et de misères sociales : cette reine de nature condamnée au travail de la domesticité.

OCTAVE

Elle était domestique?

RICHARD

Institutrice, dans la maison de je ne sais quels parvenus, avec douze ou quinze cents francs d'appointements.

OCTAVE

On en trouve tant qu'on veut à ce prix-là, nourries et blanchies, par exemple!

RICHARD

Averti à temps, j'aurais pris les précautions nécessaires contre l'inégalité de nos conditions; un pseudonyme. un déguisement de circonstance, et peut-être la jeune fille eût-elle agréé de bon cœur et de bonne foi les vœux sincères du faux étudiant.

LIONEL

Tu l'aurais épousée?

RICHARD

D'enthousiasme. certain d'être aimé pour moi-même

et non convoité pour ce qui n'était pas moi. Mais il était trop tard pour chanter sous les fenêtres de ma belle la romance d'Almaviva. Dès l'abord, elle connaissait mon nom, ma fortune, ma position. Et, lorsqu'elle parut ressentir le contre-coup de la passion qui m'entraînait, un doute terrible avait déjà traversé mon esprit et paralysé mon élan. Était-ce bien Richard qu'elle aimait ? ou voulait-elle épouser le duc de Villepreneuse ? Ne pouvant plus avoir la preuve de sa sincérité, je voulus du moins être sûr de sa vertu. Il fallait savoir comment elle porterait le nom que je lui aurais donné. Oui ou non : ma maîtresse ou ma femme ! Si elle me résistait, pardonnez-moi cette fatuité, messieurs, elle pouvait bien résister à d'autres. Si, au contraire, elle cédait, pourquoi pas la suite au prochain numéro ?

LIONEL

Elle céda ?

OCTAVE

Parbleu !

PIERRE

Sans conditions ?

RICHARD

En certains cas, monsieur, la suprême habileté c'est la confiance. Aux généreux, on ne demande rien, pour obtenir davantage.

OCTAVE

Ce qu'il vous plaira, mon bourgeois ! Et vous payez double.

PIERRE

Qu'a-t-elle obtenu pour prix de sa confiance ?

RICHARD

Ce que méritait son habileté.

PIERRE

L'abandon ?

RICHARD

Mitigé par le savoir-vivre. Envoyé, sur ma demande, à un poste éloigné...

LIONEL

Elle commençait donc à t'ennuyer ?

RICHARD

Au contraire, je craignais de l'aimer trop et de faire une sottise.

LIONEL

C'est fort.

OCTAVE

Moi, je n'aurais pas même eu peur.

RICHARD

Je lui écrivis, la veille de mon départ, une lettre convenable, en mettant à sa disposition une année de mon revenu.

OCTAVE

Trois cent mille francs ? Diable !

LIONEL

Richard n'a fait que son devoir de gentilhomme.

OCTAVE

Mais quinze mille livres de rente ! c'est une fortune pour une ex-institutrice. Elle a dû être bien contente.

PIERRE

En effet. Trois cent mille francs pour l'honneur, c'est bien payé.

OCTAVE

Au-dessus du cours.

PIERRE

Eh ! si cela pouvait se coter à la Bourse ?

OCTAVE

Les offres seraient plus nombreuses que les demandes, et vous auriez la baisse.

PIERRE

Qui sait? Il y a tant de gens qui en ont besoin; et ceux qui ont le moyen pourraient en acheter.

LIONEL

Je préfère l'histoire aux théories. Que fit la demoiselle?

OCTAVE

Est-ce que cela se demande? Elle accepta.

PIERRE

Elle refusa.

RICHARD

Elle ne daigna pas même répondre, et partit avant moi.

LIONEL

Elle était fière au moins, celle-là.

RICHARD

Certes!

PIERRE

Et désintéressée.

RICHARD

Peut-être. Tout ou rien.

PIERRE

Qu'est-elle devenue?

RICHARD, pensif.

Je n'en sais rien.

LIONEL

Trompée par l'un, elle en aura trompé un autre, qui en trompera d'autres. Ainsi va le monde.

Digitized by Google

OCTAVE

Elle aura fait son chemin. Un beau matin, nous la retrouverons au bal de l'Opéra, et M. le duc nous fera souper avec. Je connais les femmes.

PIERRE

Les filles.

RICHARD, sortant de sa rêverie.

Tout beau, messieurs! Ne touchez pas à la reine. Ne parlez pas légèrement de cette femme. Elle est de celles qui tombent, mais ne descendent pas. Je gagerais qu'à cette heure elle est morte, religieuse ou mariée.

OCTAVE

Voilà un mari prédestiné!... d'avance!

RICHARD

Eh! qu'importe, cher monsieur, de l'être avant ou après, pourvu qu'on le soit.

OCTAVE

Ce n'est pas nécessaire.

RICHARD

Mais c'est inévitable.

OCTAVE

Vous croyez?

RICHARD, saluant.

Sauf d'heureuses exceptions.

OCTAVE

Oh! pour mon compte, je suis bien tranquille : j'ai eu soin d'épouser une femme sans cœur.

RICHARD

Mais, si vous disiez vrai, madame Landurel ne pourrait vous aimer.

Digitized by Google

OCTAVE

Qu'est-ce que cela me fait? pourvu qu'elle n'en aime pas d'autres. L'important pour un mari, ce n'est pas d'être aimé; c'est de n'être pas ridicule. Et je prends mes mesures en conséquence. Outre ma surveillance personnelle, j'ai une somnambule attitrée que je consulte de temps en temps et qui m'informe de tout. Je n'ai qu'à lui montrer une mèche de cheveux, je sais à quoi m'en tenir.

PIERRE

Vous ne croyez pas à Dieu, et vous croyez aux somnambules?

OCTAVE

Dieu? connais pas; tandis que je vois travailler sous mes yeux madame Panfulli.

RICHARD

Moi qui n'ai pas le bonheur et les finesses de M. Landurel, j'ai prudemment conjuré le péril en ne l'affrontant pas.

PIERRE

Vous avez jeté votre bonheur à la mer pour le préserver de l'orage.

LIONEL

Comme Gribouille.

PIERRE

Comme Polycrate sacrifiant son joyau le plus précieux pour désarmer la Fortune. Mais, si un pêcheur ne l'eût rapporté au tyran philosophe, qui peut dire s'il n'eût pas regretté son acte de sagesse?

RICHARD

Personne. On ne lit pas dans les âmes. Mais, heureux ou malheureux de mon sacrifice, au moins ai-je la consolation de n'avoir pas été dupe.

Digitized by Google

PIERRE

En êtes-vous sûr? Aimer une jeune fille, belle, intelligente, fière, qui vous aime peut-être sincèrement, et se refuser à soi-même sa propre félicité! Tenter une vertu pour y trouver un vice! Chercher un ver rongeur dans la rose qu'on déchire, au lieu d'en savourer le parfum! Lequel est plus à plaindre, de l'amour, de la vertu, de la fleur brisée, ou de l'homme qui reste seul au milieu des ruines qu'il a faites? Quant à moi, je l'avoue, messieurs, et je m'en vante, malheur pour malheur, j'aimerais mieux être trompé par ma femme qu'avoir abandonné ma maîtresse. La vraie dupe, c'est le trompeur. On te trahit : qu'importe? si tu n'as trahi personne. Il te reste, pour consolation, l'estime des honnêtes gens, et ce droit, que rien ne remplace, de te regarder toi-même dans ton for intérieur comme tu regardes les autres dans la rue, sans peur.

RICHARD

Bravo, monsieur! Si vous n'étiez un grand peintre, vous auriez fait un grand prédicateur; et votre éloquence eût certainement touché les pécheurs les plus endurcis.

LIONEL

Hormis toi?

RICHARD

Les personnes présentes sont exceptées, j'espère. — Monsieur Landurel, voulez-vous m'accompagner au jeu?

OCTAVE

Vous aimez le jeu, monsieur le duc?

RICHARD

Pas du tout. Mais jouer dispense de causer. Au revoir, messieurs. (Il prend le bras d'Octave et sort avec lui par la porte latérale, à droite.)

SCÈNE VIII

PIERRE, LIONEL

PIERRE, saisissant d'une main le bras de Lionel, de l'autre lui montrant Richard qui s'éloigne.

Tu vois bien cet homme-là?

LIONEL

Mon cousin?

PIERRE

Oui. Ce magnifique duc de Villepreneuse, si bien doué par la nature et la fortune, ce grand seigneur accompli, le roi des hautes élégances et des fines railleries, qui joue des autres et de lui-même avec cet aplomb superbe et si bien porté, que la foule envie en l'admirant, et que tu voudrais prendre pour modèle?

LIONEL

Eh bien?

PIERRE

Ce n'est, au fond, qu'un pauvre diable.

LIONEL

Richard! Un pauvre diable?

PIERRE

Un malheureux, te dis-je. A certaines paroles de moi je l'ai vu tressaillir comme un blessé dont on touche la plaie secrète. Examine son attitude aux moments d'abandon, sonde bien son regard. Cet homme-là souffre doublement : il a le remords de sa mauvaise action et le regret de son bonheur perdu. C'est un faux brave qui chante pour cacher sa peur. Sa gaieté n'est qu'un masque. Il pleure au-dedans de lui-même, tandis qu'il

rit à la surface, comme le jeune Spartiate dont un renard dévorait les entrailles.

LIONEL

Tu es sévère.

PIERRE

Je ne suis que juste, parce que je suis vrai.

LIONEL

Peut-être as-tu raison.

PIERRE

Profite du mauvais exemple pour rentrer dans la bonne voie. Prends une femme digne de toi, que tu puisses avouer devant les autres, honorer en toi-même, défendre si on l'attaque, venger si on l'insulte ; qui soit tour à tour ta joie et ta consolation, toujours ton orgueil; qui porte fièrement ton nom, et n'aille pas dormir dans un lit étranger!

LIONEL

Mais où la trouver cette perle rare?

(On annonce au fond : madame la comtesse d'Apremont, mademoiselle d'Apremont.)

PIERRE

Tu demandais une perle : voilà un diamant.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PAULINE, BLANCHE, SIDONIE

SIDONIE, embrassant Pauline, au-devant de qui elle est allée.

Ah! ma chère Pauline, que je suis contente de te voir!

PAULINE

Et moi donc! Il y a si longtemps que nous n'avons causé!

SIDONIE

Tâche de ne pas trop danser, nous causerons.

PAULINE

Danser? Une vieille femme comme moi!

SIDONIE

La belle vieillesse! Et j'en sais plus d'une qui s'en contenterait, quoique n'ayant pas vingt ans.

PAULINE

Et mes devoirs de mère de famille?

BLANCHE

C'est son grand mot et sa seule coquetterie.

SIDONIE

Pardon, mademoiselle. Je vous ai oubliée, en m'oubliant moi-même aux souvenirs de l'amitié.

BLANCHE

Vous avez raison, madame. Il faut d'abord penser à ses amis. (Apercevant Pierre.) Bonsoir Pierre. (Elle lui tend la main.)

PIERRE, lui prenant la main avec une politesse respectueuse.

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

BLANCHE

Mademoiselle! J'ai l'honneur! Mes hommages! (Elle se met à rire.) Et vous me prenez la main du bout des doigts, comme si vous aviez peur de vous brûler.

LIONEL, à part.

Peut-être.

BLANCHE

Vous devenez bien cérémonieux à Paris, monsieur Froment. A la campagne, vous n'y mettez pas tant de façons. Pourquoi ne pas me donner aussi bien ici que

Digitized by Google

là-bas une bonne poignée de main, franche comme notre vieille affection? Pourquoi ne pas me répondre tout simplement : Bonsoir, Blanche, quand je vous dis : Bonsoir, Pierre? Et encore autrefois, c'était bien autre chose : on se tutoyait; et je ne sais pas la raison pour laquelle on nous a fait changer, d'une année à l'autre, cette bonne habitude.

PAULINE

Ma chère Blanche, j'approuve la réserve de M. Froment, et je crois que tu ferais bien de l'imiter.

BLANCHE

Pourquoi? Quel mal est-ce que je fais en disant la vérité, ce que je pense et ce que je sens.

PAULINE

Paris n'est pas la campagne, comme tu le disais fort bien tout à l'heure; et le monde a ses convenances qu'il faut respecter.

BLANCHE

Je n'y entends et n'y entendrai jamais rien. Je suis une sauvage, accoutumée au grand air de la liberté. Pourvu que je n'aie aucun reproche à me faire, c'est tout ce qu'il me faut.

PAULINE

Enfant terrible!

BLANCHE

Maman grondeuse! Mon père, lui, ne me gronde jamais.

PAULINE

Aussi m'a-t-il délégué son pouvoir, se sentant trop faible pour l'exercer.

BLANCHE

Qu'y gagnez-vous tous les deux? Avec lui, je suis toujours d'accord; avec toi, toujours en révolte : ce qui

ne nous empêche pas d'être les meilleures amies du monde.

PAULINE, à Sidonie.

Comment lui résister ?

BLANCHE

Ne m'attaque pas, il n'y aura jamais de lutte.

LIONEL, à Pierre.

Elle est d'une crânerie !

PIERRE

L'effronterie de l'innocence, plus belle encore que la pudeur.

LIONEL

C'est adorable, mais bien dangereux.

PIERRE

Pour elle, tout au plus.

LIONEL

Et pour celui qui sera son mari ?

PIERRE

Ah ! la loyauté même !

LIONEL

Ce n'est pas assez pour une femme d'être loyale, il faut encore qu'elle soit prudente. N'importe. C'est un charmante fille. — Veux-tu me présenter ?

PIERRE

Avec grand plaisir. (S'avançant avec Lionel vers le groupe des trois femmes.) Madame la comtesse, mademoiselle Blanche, je dis mademoiselle et Blanche pour ne mécontenter personne, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, M. le marquis de Trésignan.

PAULINE

Je crois, monsieur, que nous avons eu déjà le plaisir

de vous rencontrer. Nous serons enchantées de faire avec vous plus ample connaissance.

LIONEL

Vous êtes trop bonne, madame la comtesse. Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi ?

BLANCHE

La seconde contredanse, volontiers, monsieur le marquis; la première est promise à Pierre depuis longtemps.

LIONEL

Mademoiselle, j'espère que notre ami Pierre m'aime assez pour me céder son tour et sa bonne fortune.

PIERRE

Avec plaisir.

BLANCHE

Ainsi, l'on dispose de moi comme d'une esclave?

PIERRE

Sauf votre agrément, bien entendu.

BLANCHE

Soit. J'abandonne volontiers qui me laisse. Adieu, monsieur Pierre. Allons danser, monsieur de Trésignan. Et vous, mesdames les grand'mamans, venez jouer votre rôle de chaperons et faire tapisserie.

(Blanche prend le bras de Lionel, Pauline celui de Pierre, Sidonie celui de Pauline, et tous sortent par la galerie du fond à droite. Le bal continue. Le rideau ne s'abaisse pas. On entend la musique du bal.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

(Même décor.)

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, SIDONIE

SIDONIE, amenant Pauline.

Tiens, Pauline, viens causer. Il est impossible d'échanger quatre mots de suite au milieu de cette cohue. Ici, nous serons libres pour quelques instants, jusqu'à la fin de la contredanse.

PAULINE

Mais Blanche ?

SIDONIE

N'est-elle pas sous la protection de son chevalier, M. Pierre ?...

PAULINE

M. Froment est sans doute un homme des plus honorables ; mais...

SIDONIE

Mais ?

PAULINE

C'est un jeune homme.

SIDONIE

Le fils du domestique n'oserait, je suppose, lever les yeux sur la fille du maître.

Digitized by Google

PAULINE

Ma chère Sidonie, il n'y a ici ni maître, ni domestique; il y a un propriétaire et un fermier qui se connaissent, s'estiment et s'aiment depuis longues années. Quant au fils du fermier, M. Pierre Froment, le comte d'Apremont en fait le plus grand cas et professe pour lui une affection paternelle.

SIDONIE

N'en parlons plus. Parlons de toi, de nous, à cœur ouvert, comme au couvent et quelquefois depuis. Asseyons-nous. (Elles s'asseoient sur un canapé.) La grande question, es-tu heureuse?

PAULINE

Le comte est toujours parfait pour moi.

SIDONIE

Et tu l'aimes?

PAULINE

De toute ma reconnaissance et de tout mon dévouement.

SIDONIE

Mais l'amour?

PAULINE

J'y ai renoncé depuis longtemps et pour jamais.

SIDONIE

Et l'autre?

PAULINE

Qui?

SIDONIE

Tu ne m'as pas dit son nom, mais tu m'as raconté votre histoire. Ce beau jeune grand seigneur rencontré dans une ville étrangère, tu ne l'as jamais revu?

PAULINE

Jamais.

SIDONIE

Comment peut-il renoncer à une femme telle que toi ?

PAULINE

Pourquoi me rechercherait-il après m'avoir trahie ? En tous cas, mon changement de nom, de fortune et de position lui aura fait perdre ma trace, Dieu merci ! Et j'espère que le spectre du passé ne viendra pas troubler ma tranquillité présente.

SIDONIE

Qui sait ? un hasard...

PAULINE

Je ne te remercie pas de l'augure. Laisse-moi mon espérance de repos et ma confiance en Dieu. Je tâche d'oublier ; oublie aussi, et ne m'en parle plus. Parlons de toi, à ton tour, es-tu heureuse ?

SIDONIE

Autant que peut l'être la femme de M. Landurel.

PAULINE

Comment donc ? Est-ce qu'il ne serait pas bon pour toi ?

SIDONIE

Excellent, magnifique, admirable ; il me donne autant de toilettes, de bijoux, de voitures que je veux, et plus de domestiques que je ne voudrais. Toutes les femmes doivent m'envier un mari pareil.

PAULINE

On ne sait jamais si tu parles sérieusement ou pour te moquer.

SIDONIE

Sérieusement, ma chère, trop sérieusement ; je n'y suis pas habituée, cela me fatigue.

Digitized by Google

PAULINE

Je sais bon gré à M. Landurel de te rendre si heureuse et je voudrais lui serrer la main ; mais je ne l'ai pas encore vu ce soir, où est-il?

SIDONIE

Au jeu, avec son duc.

PAULINE

Quel duc?

SIDONIE

Le duc de Villepreneuse.

PAULINE, se levant brusquement.

Le duc de Villepreneuse?

SIDONIE, se levant aussi.

Oui.

PAULINE

Richard de Villepreneuse?

SIDONIE

Il n'y en a pas deux que je sache.

PAULINE, retombant sur le canapé, à moitié évanouie.

Ah! mon Dieu!

SIDONIE

Qu'as-tu donc? Que se passe-t-il?

PAULINE, se relevant par un violent effort.

Rien! ma voiture, mes gens, vite!

SIDONIE

C'est donc lui?

PAULINE

Tu connais maintenant mon secret tout entier. Si tu as quelque amitié, quelque pitié pour moi, pas un mot, ni à moi, ni aux autres.

Digitized by Google

SIDONIE

Sois donc tranquille; si on ne se soutenait pas entre femmes!...

PAULINE

Tu avais raison. Il y a dans la vie des hasards malheureux. Qui m'eût dit que j'allais le rencontrer ici, là... (montrant le salon de jeu), là, n'est-ce pas? (Sur un signe affirmatif de Sidonie, elle recule épouvantée.) Séparée de lui par l'épaisseur d'une porte! C'est à faire frémir. Je t'en prie, ma voiture, tout de suite!

SIDONIE, appelant un domestique du geste.

Les gens et la voiture de madame la comtesse d'Apremont. (Le domestique sort par le fond, à gauche.) Mais il te retrouvera toujours quelque part.

PAULINE

Nulle part. Jamais! Je retourne dans ma retraite, au fond de la Lorraine, et je n'en sortirai plus. Comment pourrait-il m'y découvrir? Il n'y a que toi qui saches mon secret.

SIDONIE

Remets-toi, ma chère. Te voilà toute défaite. (Elle mène Pauline devant une glace.)

PAULINE, s'écartant brusquement de la glace.

Ah! mon Dieu!

SIDONIE

Quoi donc?

PAULINE

Il m'a semblé voir remuer cette porte. (Elle montre la porte de droite qui conduit au salon de jeu.) S'il entrait!

SIDONIE

Tourne le dos.

Digitized by Google

PAULINE

Et la glace! Prête-moi quelque chose pour m'envelopper en attendant que je parte.

SIDONIE

Tiens! (Elle prend sur le canapé une mantille de dentelle et la remet à Pauline, qui s'enveloppe brusquement la tête et les bras.)

PAULINE

Merci! Maintenant, va prévenir Blanche.

SIDONIE

Que lui dirais-je?

PAULINE

Ce que tu voudras.

SIDONIE

J'y vais.

PAULINE

Non. Je n'ose pas rester seule. Ne me quitte pas.

SIDONIE

Je ne puis cependant pas lui envoyer un domestique au milieu du bal.

PAULINE

Certainement non. Ce serait remarqué.

SIDONIE

Que faire alors?

PAULINE

Est-ce que je sais? J'ai la tête perdue, et les minutes me paraissent des siècles.

SIDONIE

Rassure-toi. La contredanse est finie, et voici mademoiselle Blanche avec son escorte.

SCÈNE II

LES MÊMES, PIERRE, BLANCHE, LIONEL

PIERRE, bas à Blanche qui lui donne le bras.

Comment trouvez-vous mon ami?

BLANCHE, à demi-voix.

Bien.

PIERRE

Il vous plaît?

BLANCHE

Il ne me déplaît pas. (Quittant le bras de Pierre et s'approchant de Pauline.) Ah! c'est ainsi que tu remplis tes devoirs de maman, toi? m'abandonner au milieu de cet immense bal! Heureusement, j'avais pour me protéger mes deux chevaliers.

LIONEL

Dites vos humbles et dévoués serviteurs, mademoiselle.

SIDONIE, bas à Lionel.

Je vous trouve empressé.

LIONEL, bas à Sidonie.

Me voudriez-vous impoli?

BLANCHE, à Pauline.

Comme te voilà encapuchonnée!... Je ne te connaissais pas cette mantille. Du point de Bruxelles! C'est très-joli!

LIONEL

Vous faites attention, mademoiselle, aux choses de toilette?

Digitized by Google

BLANCHE

Cela vous étonne, monsieur? Mais je ne serais pas femme si je n'aimais pas les chiffons.

PIERRE

Puisque cette mantille vous plaît, mademoiselle, permettez-moi de vous l'offrir.

BLANCHE

J'accepte volontiers, à charge de revanche. Nous savons broder à Nancy! Mais, puisque la mantille m'appartient, je veux m'en faire honneur tout de suite. (A Pauline.) Rends-la moi.

PAULINE

Plus tard, si tu le veux bien. J'en ai besoin maintenant, j'ai froid.

BLANCHE

En effet, tu es pâle. Qu'as-tu donc?

PAULINE

Depuis mon arrivée à Paris, je suis souffrante, et la chaleur m'a tout à fait indisposée.

BLANCHE

Partons. Je donnerais tous les bals du monde, même celui de Madame, et c'est tout dire, pour t'épargner un moment de fatigue.

UN DOMESTIQUE

La voiture de madame la comtesse d'Apremont est avancée.

PAULINE

Tu vois que j'avais compté sur ton bon vouloir.

BLANCHE

Tu as bien fait. (A Sidonie.) Adieu, Madame, et merci pour tout.

PAULINE, à Sidonie.

Au revoir, chère amie ; je compte sur ta discrétion.

SIDONIE, bas à Pauline.

Et sur mon dévouement, j'espère.

BLANCHE, tendant la main à Pierre.

Adieu, Pierre ! (Pierre lui serre la main comme la première fois.) Quand viendrez-vous en Lorraine?

PIERRE

Bientôt !

PAULINE

Tant mieux !

(Échange de saluts. — Pauline et Blanche sortent par le fond à gauche, accompagnées par Sidonie.)

SCÈNE III

PIERRE, LIONEL

PIERRE

Eh bien!

LIONEL

Je ne m'en dédis pas, elle est charmante, charmante? J'aime surtout ce beau regard clair et franc qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme et semble vous dire : Faites-en autant.

PIERRE

C'est la femme qu'il te faut.

LIONEL

Pourquoi ne l'épouses-tu pas toi-même?

PIERRE

Je n'y ai jamais pensé.

LIONEL

Penses-y !

PIERRE

Sans compter les différences de fortune et de position, il y a entre nous une sorte d'obstacle naturel. Accoutumée dès l'enfance à me regarder comme un frère, Blanche n'est pour moi qu'une sœur.

LIONEL

Parenté imaginaire qui n'empêche pas l'amour. C'est un idéal qui te suit partout. Tu peins cette belle fille comme tu en parles, d'inspiration. Je reconnais en elle tes deux meilleures figures, la Jeanne d'Arc et la Diana Vernon.

PIERRE

Parce que je ne connais pas un plus beau type d'enthousiasme et de loyauté; mais si j'étais amoureux d'elle, te conseillerais-je de l'épouser? A ma place, en pareil cas, l'aurais-tu fait? Réponds.

LIONEL

Je n'ai rien à répondre.

PIERRE

A la bonne heure!

LIONEL

Mais Sidonie! Comment faire pour m'en débarrasser?

PIERRE

Ce n'est pas moi qu'il faut consulter là-dessus. Je n'ai pas l'honneur d'être homme à bonnes fortunes. (La porte de gauche s'ouvre et Richard paraît sur le seuil, fourrant des billets de banque dans son portefeuille.) Adresse-toi plutôt à ton cousin, passé maître en ces matières. Une fois par hasard, il pourra te donner un bon conseil.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RICHARD

LIONEL, à Pierre.

Soit! Parle pour moi. Je n'ai ni pensée ni volonté.
(Il se laisse tomber avec découragement sur un fauteuil.)

PIERRE

Monsieur le duc, il est dit que votre cousin vous appellera toujours à son aide.

RICHARD

A-t-il perdu au jeu ? Moi, je viens justement de gagner des sommes folles. A tes ordres, Lionel.

LIONEL

Merci, Richard. Mais ce n'est pas de jeu ni d'argent qu'il s'agit.

RICHARD

De quoi donc?... Un duel? Non, tu serais plus tranquille.

PIERRE

Voici le fait en deux mots : contre votre opinion, conformément à la mienne, et ce m'est un grand honneur, Lionel incline décidément au mariage.

RICHARD

Vrai?

PIERRE, montrant Lionel immobile et silencieux.

Qni ne dit mot, consent.

RICHARD

S'il veut absolument se marier, qu'il se marie, à ses risques et périls. Je ne puis l'en empêcher, mais je m'en lave les mains.

PIERRE

C'est convenu!

RICHARD

Fort bien! Jusqu'à présent, cela marche tout seul.

PIERRE

Mais il n'ose rompre une liaison qui lui pèse cependant.

RICHARD

Je ne demande pas de détails pour deux raisons; d'abord, parce que ce serait manquer de discrétion, ensuite, parce que je connais l'histoire et la dame. Passons.

PIERRE

Que doit-il faire?

RICHARD

Parbleu! ce qu'on fait toujours en pareil cas : renvoyer à la belle éplorée ses lettres d'amour avec la miniature ou la photographie qui les accompagne inévitablement.

PIERRE

Et puis?

RICHARD

Le reste, *ad libitum*, c'est-à-dire à la grâce de Dieu.

PIERRE

N'y a-t-il pas à craindre un malheur?

RICHARD

Lequel? La dame ne saurait faire de scandale, étant mariée.

PIERRE

Mais un suicide?

Digitized by Google

RICHARD, avec un éclat de rire.

Ah ! la bonne plaisanterie !

PIERRE

Vous n'y croyez pas ?

RICHARD

Pas plus qu'elle, et je vous réponds qu'elle rirait bien de cette naïveté, si elle pouvait nous entendre sans qu'on la vît. Eh ! monsieur, si tous les amants trahis et toutes les maîtresses abandonnées, pour si peu ! mettaient fin à leurs jours, Paris ne serait bientôt plus qu'un désert.

PIERRE, à Lionel.

Tu entends.

LIONEL, se levant.

Il y a toujours une dernière explication qu'on ne peut éviter, et j'ai horreur des larmes, même les moins sincères.

RICHARD

Quand on craint la bataille, on décampe sans tambour ni trompette.

LIONEL

Mais comment renvoyer ses lettres et redemander les miennes ?

RICHARD

Ne trouve-t-on pas toujours un intermédiaire complaisant qui se charge du double message, sauf à se le faire payer, en consolant la veuve inconsolable ?

LIONEL

Veux-tu me rendre ce très-grand service ? je t'en serai bien reconnaissant.

RICHARD

Il n'y a pas de quoi. La diplomatie, n'est-ce pas mon

métier? Et c'est moi qui resterai ton obligé, si tu veux bien m'ouvrir un crédit au chapitre des consolations.

LIONEL

Console, console tant que tu voudras; tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse tranquille.

RICHARD

J'en fais mon affaire. Où et quand veux-tu me remettre la galante correspondance?

LIONEL, remettant à Richard une petite clef.

Voici la clef de mon secrétaire. Tu y trouveras un gros paquet cacheté, sans adresse, à côté de mon testament; ne va pas confondre.

RICHARD

Tu fais bien de m'avertir. On pourrait s'y tromper, comme entre deux jumeaux.

LIONEL, serrant la main de Richard.

Merci et adieu!

RICHARD

Ton adresse?

LIONEL

Ah! Je n'y avais pas pensé.

PIERRE

Apremont, par Nancy.

LIONEL et RICHARD

Apremont?

PIERRE

Je t'emmène à la ferme, en attendant que je te présente au château.

RICHARD, à Pierre.

Bravo, monsieur. Vous expédiez les choses militairement. Toi, Lionel, reçois aussi mes félicitations. Tant

qu'à faire cette grande folie du mariage, tu ne pouvais du moins te mieux adresser.

(Pierre remonte vers le fond pour guetter.)

LIONEL

Tu connais mademoiselle d'Apremont.

RICHARD

De réputation seulement; on la dit une personne accomplie. Son père a été mon chef et mon maître; j'espère qu'il est resté mon ami; et je sollicite la faveur d'être l'un de tes deux témoins pour cette déplorable et magnifique noce. Les Trésignan alliés aux Apremont, c'est superbe, et je serai de la famille.

LIONEL

Nous veillerons à ce que tu n'en sois pas trop.

RICHARD

Oh! tu peux t'en rapporter à ton mérite et à mon amitié.

LIONEL

Et surtout à ma prudence. Un cousin tel que toi! double raison de se bien garder.

PIERRE, redescendant vivement la scène.

Alerte! voici l'ennemi!

LIONEL, pensif.

L'ennemi!

RICHARD

Allons, monsieur Pylade, enlevez Oreste; je me charge d'Hermione.

LIONEL, se réveillant.

Le sort en est jeté. En route! (Il sort avec Pierre à gauche.)

SCÈNE V

RICHARD, seul.

L'aventure promet d'être amusante, sauf le début qui sera peut-être difficile. Par où commencer?... L'occasion en décidera.

SCÈNE VI

RICHARD, SIDONIE

SIDONIE

Eh bien, monsieur le duc, avez-vous été heureux au jeu?

RICHARD

Hélas! oui, madame, comme tous les gens malheureux en amour.

SIDONIE

Vous, malheureux? et en amour encore!...

RICHARD

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame. Vous voyez un homme indignement trahi et complétement désespéré.

SIDONIE

Cela se reconnaît à votre mine lugubre et à votre accent pathétique.

RICHARD

Adieu, madame!

Digitized by Google

SIDONIE

Qu'allez-vous faire?

RICHARD

Me brûler la cervelle.

SIDONIE

Comme ça, tout de suite?

RICHARD

Dès que j'aurai mis ordre à mes affaires.

SIDONIE

A la bonne heure! Ce délai donnera le temps à vos amis de combattre une aussi funeste résolution.

RICHARD

Rien ne saurait m'en détourner, madame. Après un tel malheur, on n'a plus qu'à mourir.

SIDONIE, riant aux éclats.

Ah ça! monsieur le duc, à qui en avez-vous avec vos lamentations? Serait-ce à moi, par hasard?

RICHARD

Comment?

SIDONIE

Est-ce pour me faire la cour que vous cherchez à m'attendrir?

RICHARD

Madame, si quelque chose pouvait me consoler de mon infortune, ce serait certainement le bonheur de vous plaire; mais je n'en ai ni l'espérance, ni le droit. Je connais mes devoirs envers la famille et l'amitié.

SIDONIE

Je ne vous savais pas si vertueux, et je m'empresserai d'en faire part à beaucoup de gens qui seront bien aise de l'apprendre.

RICHARD

Que m'importe ma réputation? Il est trop tard pour s'en occuper.

SIDONIE

Est-ce que vous allez continuer longtemps sur ce ton-là?

RICHARD

Je vous ennuie?

SIDONIE

Vous m'agacez.

RICHARD

Le malheur est toujours importun.

SIDONIE

Eh ! comment croire au désespoir d'un homme qui vient au bal avant de se brûler la cervelle?

RICHARD

Quoique ce bal soit le vôtre, madame, ce n'est pas pour mon plaisir que je suis venu.

SIDONIE

Pourquoi donc?

RICHARD

Pour accomplir un impérieux devoir.

SIDONIE

Vous m'étonnez de plus en plus.

RICHARD

Je crains de vous étonner encore davantage.

SIDONIE

Vraiment?

RICHARD

Mon cousin ..

Digitized by Google

SIDONIE, interrompant.

Où est-il?

RICHARD, continuant.

Je vais vous le dire. M. de Trésignan est un homme trop bien placé, trop bien doué sous tous les rapports pour passer toute sa vie dans l'oisiveté. Depuis quelque temps, d'accord avec lui, je m'occupais de le faire entrer dans la diplomatie; et nous allions ensemble travailler au ministère.

SIDONIE

Il ne m'en avait rien dit.

RICHARD

Le premier devoir d'un apprenti diplomate, c'est la discrétion. Ce soir, j'ai reçu une lettre du ministre qui lui confie une mission importante et pressée.

SIDONIE

Pour quel pays?

RICHARD

Pour le Paraguay.

SIDONIE

Le Paraguay! Où est-ce ça?

RICHARD

Dans l'Amérique du Sud, à deux mille cinq cents lieues d'ici. Le début est honorable, parce que la mission est difficile. Il y a là de nombreux intérêts à concilier, des questions délicates à résoudre, des ambitions rivales à surveiller. D'un côté le Brésil, la Banda orientale, les Provinces unies de la Plata; de l'autre...

SIDONIE

Tout cela m'est bien égal. Je ne veux pas qu'il parte.

RICHARD

Il est parti.

SIDONIE

Parti !

RICHARD

L'ordre était formel et le paquebot n'attend personne.

SIDONIE

Parti si brusquement, au milieu de la nuit, sans préparatifs, sans adieux !

RICHARD

C'est moi qui l'ai voulu, madame ; le sachant très-sensible, comme moi, j'ai tenu à lui éviter les angoisses d'une séparation à la fois douloureuse et nécessaire.

SIDONIE

Monsieur de Villepreneuse, vous êtes un monstre !

RICHARD

On me l'a souvent dit, madame, mais je ne l'ai jamais cru.

SIDONIE

Et vous avez raison ; car vous n'êtes qu'un mauvais plaisant !

RICHARD

Ah ! ceci est plus dur.

SIDONIE

Il n'y a pas un mot de vrai dans toute cette histoire.

RICHARD

Tout s'accepte d'une jolie femme, même un démenti. Mais, pour vous prouver que je ne mérite pas le vôtre, un mot suffit. Lionel ne sachant pas quand il reviendrait, ne sachant pas même s'il reviendra jamais, car le

climat est dangereux, m'a chargé de vous remettre vos lettres.

SIDONIE

Où sont-elles?

RICHARD

Sous enveloppe, dans son secrétaire, dont voici la clef.

(Il montre à Sidonie la petite clef que lui a remise Lionel.)

SIDONIE

Quelle est ma rivale?

RICHARD

Je ne vous en connais pas d'autre que la diplomatie, pour le moment.

SIDONIE

Je comprends tout. Une conspiration! M. Froment, vous aussi, Lionel lui-même; trois hommes contre une femme! C'est lâche, c'est indigne, c'est affreux!

RICHARD

Calmez-vous, Madame.

SIDONIE

Me calmer, quand je suis victime d'une abominable trahison! Me calmer! Vous en parlez bien à votre aise.

RICHARD

Comme vous tout à l'heure, lorsque je vous racontais mes infortunes.

SIDONIE

Est-ce que j'y crois?

RICHARD

On ne croit qu'à ses chagrins.

SIDONIE

Abandonnée! Abandonnée par le seul homme que j'ai

Digitized by Google

aimé, que j'aimerai jamais, par un homme à qui j'ai tout sacrifié !...

RICHARD

Il y a un peu d'exagération. Vous ne lui avez sacrifié que M. Landurel.

SIDONIE, se couvrant la figure de son mouchoir.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis à plaindre !

(Elle se jette sur un canapé.)

RICHARD

Les femmes sont heureuses de pouvoir pleurer... les larmes soulagent.

SIDONIE, se levant brusquement.

Eh bien ! non ! je ne veux pas pleurer ! j'aime mieux mourir.

RICHARD

Comme moi. Je vous comprends donc très-bien ; mais il y a les difficultés d'exécution, plus grandes que vous ne le croyez. Le pistolet et le poignard ne sont pas des armes féminines. Le poison est ignoble et contracte horriblement la figure ; le charbon, c'est l'affaire des grisettes. Je ne vois de convenable, pour une femme comme il faut, qu'une belle noyade poétique, à la manière d'Ophélie. Si vous voulez vous jeter dans la rivière...

SIDONIE

Eh bien ?...

RICHARD

Ayez la bonté de m'indiquer l'endroit et l'heure.

SIDONIE

Pour vous noyer avec moi ?

RICHARD

Non, madame. Entre autres prétentions, j'ai celle de nager mieux que feu lord Byron. J'ai traversé l'Helles-

pont sans m'évanouir. Jetez-vous à l'eau de confiance, je m'y précipite après vous; je vous ramène sur le bord saine et sauve, et peut-être la vive impression d'un bain froid, hors de saison, nous ramènera-t-il tous deux à des idées plus raisonnables.

SIDONIE

Décidément, monsieur le duc, vous êtes un homme d'esprit. Asseyons-nous là et causons.

RICHARD

Avec plaisir, madame.

(Ils s'asseoient tous deux sur le canapé.)

SIDONIE

Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Pauline de Chazelet?

RICHARD, se levant brusquement.

Pauline de Chazelet!

SIDONIE

Vous l'aimez encore !...

RICHARD

Qui peut vous faire croire, Madame, que j'aie jamais aimé mademoiselle de Chazelet?

SIDONIE

Pauline est mon amie d'enfance et m'a raconté toute votre histoire. Quant à vos sentiments présents, aucun doute, en entendant son nom, vous avez pâli, et vous voilà encore debout, tout tremblant. Asseyez-vous donc!

RICHARD, se rasseyant.

Eh bien, madame, puisque vous la connaissez, puisque vous l'aimez, parlons d'elle, voulez-vous?

SIDONIE

Peut-être.

RICHARD

Oh ! de grâce, madame, où est-elle ?

SIDONIE

Donnant, donnant ; dites-moi où est Lionel, je vous dirai où est Pauline.

RICHARD

Mais c'est une trahison que vous me demandez-là.

SIDONIE

Une de plus ou de moins, qu'est-ce que cela vous fait? D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser. Je saurai tout, ou vous ne saurez rien.

RICHARD

Mais, si je commence par vous dire où est Lionel...

SIDONIE, l'interrompant.

Il n'est donc pas au Paraguay?

RICHARD

Pas encore. C'est si loin !

SIDONIE

Pourvu que je puisse le rejoindre?

RICHARD

Cela dépend de vous. Commencez par me dire où est Pauline...

SIDONIE

Pourquoi aurais-je plus de confiance en vous que vous n'en avez en moi?

RICHARD

Les hommes présentent une garantie sérieuse que ne peuvent offrir les femmes : la parole d'honneur.

SIDONIE

Ah! le bon billet! Pourquoi ne tromperiez-vous pas comme votre cousin, que vous êtes prêt à livrer?

Digitized by Google

RICHARD

La riposte est dure, mais juste. Raison de plus pour ne pas se découvrir devant un adversaire aussi redoutable.

SIDONIE

Comment faire alors?

RICHARD

Je ne vois qu'un moyen, c'est un échange simultané de confidences.

SIDONIE

Nous ne pourrons cependant pas parler tous les deux à la fois.

RICHARD

Non! mais nous pouvons écrire; vous avez sans doute votre carnet de contredanses, j'ai mon portefeuille; c'est tout ce qu'il nous faut. Comme on ne voyage plus qu'en chemin de fer, nous indiquerons d'abord la ligne, puis la station, enfin l'endroit précis, le vrai point d'arrivée. Cet arrangement vous convient-il?

SIDONIE

Il est trop ingénieux pour ne pas me convenir. J'écris... (Elle tire de sa poche un petit carnet de bal.)

RICHARD, tirant son portefeuille

Un mot encore. Il est bien convenu d'avance, mais là, sérieusement, qu'il n'y aura scandale de part ni d'autre?

SIDONIE

Cela va sans dire. Il est bien entendu aussi, et de bonne foi, que nous ne dirons à personne de qui nous viennent nos renseignements.

RICHARD

A personne!

SIDONIE, son crayon à la main

Y êtes-vous?

RICHARD, écrivant

Voici. (Il déchire une page de son portefeuille et la remet à Sidonie.)

SIDONIE, remettant à Richard une feuille déchirée de son carnet.

Voilà! (Lisant.) « Chemin de l'Est. » (Parlant) Ce n'est pas précisément la route de l'Amérique.

RICHARD, lisant

« Chemin de l'Est. » (A lui-même) Toujours en Allemagne, pauvre femme!

SIDONIE

Écrivez, écrivons. (Nouvel échange de feuilles déchirées.)

RICHARD, lisant

« Nancy. » Tiens!

SIDONIE, lisant

« Nancy. » Comme cela se rencontre!

RICHARD

Dépêchons! (Nouvel échange.)

SIDONIE, lisant

» Apremont! »

RICHARD, lisant

« Apremont! »

SIDONIE

Je devine. Lionel va là-bas épouser mademoiselle d'Apremont.

RICHARD

Mais Pauline de Chazelet?

SIDONIE

S'appelle maintenant la comtesse d'Apremont.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

Le grand salon d'un château historique, style Louis XIV.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, assis près d'une table et parcourant les journaux; PAULINE, assise de l'autre côté, brodant.

PAULINE

Quelles nouvelles ?

LE COMTE

Heu ! des incendies produits par les allumettes chimiques, des explosions de chaudières sur les bateaux à vapeur américains, des accidents en chemin de fer et même en diligence; et puis la politique avec son cortége habituel, la religion, la famille, la propriété, l'humanité, le progrès, etc.

PAULINE

Qu'en dit-on ?

LE COMTE

Ceux-ci disent blanc, ceux-là disent noir; les uns affirment que c'est vrai, les autres soutiennent qu'ils en ont menti; on rabâche, on extravague, avec plus ou moins de bonne foi : c'est comme de mon temps, toujours la même chose.

PAULINE

Pourquoi donc lisez-vous ?

Digitized by Google

LE COMTE

Maintenant que je ne tiens plus les fils, cela m'amuse assez de regarder à mon tour la danse des pantins.

(Il pose les journaux sur la table.)

PAULINE

Puisque votre divertissement est fini, voulez-vous que nous causions de choses plus sérieuses ?

LE COMTE

Lesquelles ?

PAULINE

M. le marquis de Trésignan va venir tout à l'heure.

LE COMTE

Il vient tous les jours.

PAULINE

Mais aujourd'hui, contre l'ordinaire, il a fait annoncer sa visite.

LE COMTE

Il vient faire sa demande en mariage?

PAULINE

Je le présume.

LE COMTE

Eh bien ! arrangez cela comme vous l'entendrez.

PAULINE

Ce n'est pas moi que la question intéresse le plus; ce n'est pas à moi qu'appartient la décision dans une affaire si grave.

LE COMTE

Ma chère Pauline, lorsque vous avez consenti à m'épouser, je ne vous ai pas caché ma situation d'esprit : le reste ne se voyait que trop bien. Courbé sous tous les fardeaux de la vie, fatigué de luttes, accablé

de doutes, errant comme un aveugle parmi des ruines, je vous ai demandé votre main, jeune et forte, pour me guider et me soutenir à travers les hasards finissants de mon voyage. Vous avez bien voulu m'accorder votre appui, et je vous en reste profondément reconnaissant.

PAULINE

Ne parlons pas de reconnaissance, monsieur le comte, ou je serais obligée de vous rappeler tout ce que je vous dois. Orpheline, pauvre et délaissée, grâce à vous, près de vous, j'ai trouvé les douceurs de la famille, les avantages de la fortune, et les honneurs d'une considération deux fois illustrée par la naissance et le talent.

LE COMTE

Je n'ai fait que vous remettre à votre place; et je regrette de n'y pas mieux figurer à côté de vous.

PAULINE

Mon ami !

LE COMTE

Puisque nous en sommes à parler sérieusement, continuons, si vous le voulez bien. Veuf d'une femme excellente, que vous me permettrez de regretter encore, quoique vous l'ayez remplacée, j'avais à élever notre fille unique. Que faire et que dire? La vue de la chère enfant me jetait dans un trouble profond. J'avais à la fois le respect attendri de son innocence, l'inquiétude de son avenir et le sentiment douloureux de mon insuffisance. Trop sincère pour enseigner à ma fille des choses auxquelles je ne crois pas moi-même, trop réservé pour lui apprendre ce que je me figure savoir, je vous ai prié de diriger le reste de son éducation, vous remettant l'autorité qui flottait dans mes mains incertaines. Achevez votre œuvre si vaillam-

ment entreprise, si bien conduite jusqu'à présent; soyez jusqu'au bout la seconde mère de ma fille, et mariez-là comme vous l'avez élevée. Je ne saurais désirer davantage, ni mieux.

PAULINE

Je vous remercie doublement, mon ami, pour la confiance que vous voulez bien me continuer et pour ces éloges trop flatteurs. Je n'ai eu ni mérite ni peine à compléter une éducation si bien commencée. D'ailleurs l'heureuse nature de Blanche eût rendu facile une tâche même plus délicate. Bonne, intelligente, loyale et fière, pour bien faire et comprendre ce qu'elle faisait, elle n'avait besoin que de conseils affectueux. Les miens, partant du cœur, arrivaient droit à son esprit. Elle a senti que je l'aimais ; elle m'a rendu mon affection, et tout naturellement, sans que nous ayons eu grand'chose à faire ni l'une ni l'autre, il s'est trouvé que vous aviez une fille parfaite et digne des meilleures destinées. Mais plus elle mérite, plus on doit la sauvegarder. Le bonheur qu'elle est certaine d'apporter en dot, il faut au moins lui en assurer le partage. On ne saurait donc mettre trop de soin dans le choix de l'homme à qui vous confierez un pareil trésor.

LE COMTE

Eh bien ! Que pensez-vous de M. le marquis de Trésignan?

PAULINE

Parlez d'abord. J'ai besoin de connaître votre opinion.

LE COMTE

Je n'en ai pas. Toutes choses égales d'ailleurs, un homme en vaut à peu près un autre. Celui-ci se présente sous les apparences les plus favorables : un grand nom, de bonnes manières, une belle fortune.

Digitized by Google

PAULINE

Et le caractère?

LE COMTE

Aimable à la surface. Pour le fond, je m'en rapporte à Pierre Froment, qui nous l'a présenté comme son meilleur ami. Pierre est l'enfant de la maison; je l'estime autant qu'homme du monde, et si celui-là nous trompait, je ne saurais plus en qui mettre le peu de confiance qui me reste.

PAULINE

Je partage sans réserve la bonne opinion que vous avez de M. Froment. Mais la jeunesse a ses illusions, et l'amitié ses complaisances. Est-ce bien à un jeune homme qu'il faut s'en rapporter pour le passé d'un ami?

LE COMTE

Le passé! c'est le passé. En remuant trop les cendres, on peut mettre le feu à la maison. Si l'on fouillait la vie des gens, qui donc résisterait à un examen rigoureux? Quand nous nous sommes mariés, nous ne nous sommes pas fait de questions, et nous n'en sommes pas, je crois, plus malheureux.

PAULINE

Pour ma part, du moins. Mais votre passé, à vous, c'était de l'histoire.

LE COMTE

Politique, tout au plus.

PAULINE

Quant au mien, j'ai voulu vous le faire connaître, et c'est vous qui n'y avez pas consenti.

LE COMTE

Ce n'était pas mon affaire, mais celle de votre confesseur, qui a dû vous donner facilement l'absolution. N'en parlons plus.

Digitized by Google

PAULINE

Vous trouveriez bon alors d'accorder la main de Blanche à M. le marquis de Trésignan?

LE COMTE

S'il la demande!

PAULINE

Il est temps qu'il se prononce.

LE COMTE

Consultez-vous avec Blanche. Les femmes ont, dans ces sortes d'affaires, un tact et un flair qui manqueront toujours aux hommes les plus expérimentés. Si ce mariage vous convient à toutes deux, moi, je n'aurai plus à donner qu'une formule de consentement.

SCÈNE II

LES MÊMES, LIONEL

LIONEL, saluant tour à tour la comtesse et le comte.

Veuillez agréer tous mes respects. (Ils s'assoient tous trois.) Admis chez vous depuis huit jours, sur la recommandation de mon ami Froment, j'ai peut-être abusé de l'hospitalité que vous vouliez bien m'accorder.

LE COMTE

Loin de là, monsieur le marquis. C'est nous qui vous sommes reconnaissants de vos gracieuses visites.

LIONEL

Malgré votre bon accueil et le plaisir que j'y trouvais d'ailleurs, elles eussent été moins nombreuses, moins longues, si un attrait invincible ne m'eût amené tous les jours et retenu le plus tard possible au sein de votre famille. L'amour a triomphé de la discrétion. Vous

connaissez ma pensée. Si vous ne me jugez pas indigne d'aspirer à votre alliance, je vous demanderai l'autorisation de présenter tous mes hommages à mademoiselle d'Apremont.

LE COMTE

Comme chef de famille, je ne puis que me féliciter de l'honneur que vous nous faites. Trésignan rappelle Lusignan; votre fortune est en rapport avec votre naissance; et tout sera pour le mieux si ma fille, à qui je laisse la plus complète liberté, partage vos sentiments.

LIONEL

La voilà. Voulez-vous me permettre de l'interroger?

LE COMTE

A votre aise. En famille, l'entretien n'en sera que plus convenable, sans être moins sincère.

SCÈNE III

LES MÊMES, BLANCHE, en costume d'amazone.

LE COMTE

D'où viens-tu encore, folle indomptée?

BLANCHE

De la forêt, où j'ai vu Pierre dessiner le grand chêne du duc René. C'est bien beau ce qu'il fait là. Le vieil arbre a l'air d'un druide; et, dans mon enthousiasme, je cherchais partout un gui pour en parer mon front. Mais la plante sacrée se dérobe aux regards profanes, et me voilà revenue sans couronne.

LIONEL

Mademoiselle, monsieur votre père me permet d'en

déposer une à vos pieds; et je serai trop heureux si vous daignez l'accepter.

BLANCHE

Où est-elle?

LIONEL

Sur mes armoiries. Voulez-vous qu'elles deviennent les vôtres?

BLANCHE

Il s'agit donc sérieusement d'un mariage?

LIONEL

Qui comblerait tous mes désirs.

BLANCHE

Mon père, que dois-je faire et dire?

LE COMTE

Ce que tu voudras, mon enfant, quand tu voudras.

BLANCHE

Puisque mon père m'y autorise, monsieur le marquis, je répondrai avec ma franchise ordinaire à cette offre aussi imprévue que flatteuse. Habituée à penser librement et à dire tout haut ma pensée, je n'ai pas besoin de longues réflexions pour me décider. La vieille amitié de Pierre me garantit que vous êtes un galant homme et vous assure toute mon estime. Je ne vous cacherai pas non plus mes sympathies pour votre personne.

LIONEL

Ah! mademoiselle!

BLANCHE

Et je serais prête à vous aimer tout à fait, si votre caractère, ou plutôt votre esprit, ne m'inspirait certaines inquiétudes.

LIONEL

Lesquelles? Dites-moi vite mes défauts pour que je m'en corrige tout de suite.

BLANCHE

Vous êtes moqueur et vous me semblez défiant. Pour mon compte, je ne crois pas avoir l'humeur ombrageuse et me prête volontiers à la plaisanterie. Mais je souffre d'entendre railler les belles idées, les nobles sentiments, tout ce qui m'enthousiasme; et parfois je vous ai vu rire de choses qui me faisaient pleurer. On dirait que vous ne croyez à rien ni à personne; et moi j'ai besoin de confiance. Je ne sais pas mentir; je n'ai jamais trompé, je ne tromperai jamais personne. Mais je veux être crue sur parole et traitée en honnête homme. Je ne pardonnerais à personne un doute sur ma loyauté. C'est une susceptibilité peut-être exagérée, mais héréditaire dans notre famille. Vous connaissez nos armes : une montagne d'argent sur champ d'azur, avec cette devise latine : *In excelsis*.

LE COMTE, souriant

Ce qui veut dire : Dans les nuages.

BLANCHE

Dans les hauteurs, mon père. Je n'entends ni déroger ni déchoir, et, de toute façon, toujours et partout je maintiendrai l'honneur aussi fermement que le plus fier de mes ancêtres.

LE COMTE

Tu es une vraie d'Apremont, toi! Viens m'embrasser. (Il embrasse Blanche.)

LIONEL

La franchise de vos paroles et la grandeur de vos sentiments ne font qu'augmenter mon respect et mon amour. Je vous continuerai toujours la confiance dont je vous donne la meilleure preuve en vous offrant mon nom; et, si jamais je doute de vous, le malheur de toute ma vie expiera la seule apparence d'un soupçon.

Digitized by Google

BLANCHE

Cela dit, je vous promets d'être pour vous une bonne et brave femme. Prenez ma main : le cœur y est. (Elle tend la main à Lionel, qui la couvre de baisers.)

LE COMTE, à Pauline

C'est singulier : je me sens attendri.

PAULINE

Vous valez mieux que vous ne voulez le dire et le croire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SIDONIE

SIDONIE, sur le seuil de la porte, au fond.

Ah! pardon; je vous dérange.

LIONEL, à part

Sidonie! (Il quitte brusquement la main de Blanche.)

BLANCHE, regardant Lionel avec étonnement.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

LIONEL, embarrassé

Moi? J'allais saluer madame Landurel. (Il salue profondément Sidonie, qui lui répond par une révérence ironique.)

PAULINE, embrassant Sidonie

Loin de nous déranger, ma chère Sidonie, tu arrives juste à propos pour apprendre la première une bonne nouvelle.

SIDONIE

Bonne pour qui?

PAULINE

Pour tout le monde, j'espère. Notre chère Blanche épouse M. de Trésignan, que tu connais, je crois.

Digitized by Google

SIDONIE

Beaucoup; et je suis heureuse d'offrir à M. le marquis mes sincères félicitations. (Nouvel échange de saluts entre Lionel et Sidonie.) Mais je ne serai pas la seule à me réjouir de cette bonne nouvelle. Je viens de rencontrer en chemin de fer le cousin de monsieur, qui, je pense, ne tardera pas à me suivre.

LIONEL

Richard ?

SIDONIE

M. le duc de Villepreneuse.

PAULINE, pâlissant

Le duc de Villepreneuse! M. de Trésignan est le parent de M. de Villepreneuse?

LIONEL

Son cousin-germain, madame.

SIDONIE

Tu ne le savais pas?

PAULINE

Ah! si je l'avais su!

LIONEL

Qu'y a-t-il donc, madame? Le duc aurait-il jamais eu le malheur de vous déplaire?

PAULINE

Moi? Je ne le connais pas du tout, si ce n'est de réputation; et c'est assez, c'est trop.

LIONEL

Pardon, madame; mais vous êtes bien sévère pour un homme d'honneur, mon proche parent, que vous ne connaissez pas, vous le dites vous-même, et que je suis obligé de défendre en son absence.

LE COMTE

Le marquis a raison, ma chère. Vous aurez été in-

duite en erreur par je ne sais quels méchants propos. On jalouse trop Villepreneuse pour ne pas le calomnier. Moi, je le connais de vieille date et vous le donne pour un charmant garçon, plein de cœur et d'esprit. Vous verrez.

PAULINE

J'étouffe. (Elle tombe défaillante entre les bras de Blanche.)

LE COMTE

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

BLANCHE

Une défaillance, mon père, comme à Paris. Aidez-moi seulement à conduire Pauline dans sa chambre, et j'espère que ce ne sera rien.

LE COMTE, à Sidonie.

Vous voudrez bien nous excuser, madame. Remplacez-moi, marquis. (Il sort à gauche, soutenant Pauline, de concert avec Blanche.)

SCÈNE V

LIONEL, SIDONIE

LIONEL

Madame, il y a des situations qui s'expliquent d'elles-mêmes et n'ont pas besoin de commentaires. Si j'avais fait à un homme une de ces offenses sur lesquelles on ne peut revenir, il me resterait du moins à lui offrir la réparation usitée entre gens d'honneur ; qui risque sa vie paye sa dette. Vis-à-vis d'une femme le cas est plus embarrassant. Je ne puis que reconnaître mes torts et vous en demander humblement pardon.

Digitized by Google

SIDONIE

Monsieur, il est facile de dire : je me battrais, quand il n'y a pas à se battre. Il est facile de dire à une femme indignement trompée, indignement outragée : madame, si vous étiez un homme, je vous tuerais pour réparer ma faute. Mais la femme peut répondre : monsieur, vis-à-vis d'un homme, vous n'auriez pas osé, vous n'oseriez pas

LIONEL

Madame, si les injures peuvent soulager votre ressentiment, soit! dites-m'en à votre aise. Je ne veux pas vous disputer cette satisfaction, la seule que je puisse vous offrir.

SIDONIE

Je compte bien m'en donner une autre : la vengeance.

LIONEL

La vengeance?

SIDONIE

Tenez! vous avez déjà peur.

LIONEL

Pas pour moi. Si lâche que vous veuillez bien supposer un homme à qui vous faisiez naguères l'honneur de l'aimer un peu, je n'en suis pas encore à trembler à l'idée du petit poignard qu'une Française pourrait porter dans sa poche, en souvenir des jarretières andalouses.

SIDONIE

Rassurez-vous donc tout à fait. Je n'imite pas plus les grisettes de Paris que les manolas de Séville, et ma poche ne recèle pas la moindre petite bouteille de vitriol. Pourquoi même en vouloir à une rivale, heureuse à mes dépens, sans doute, mais innocente de mon malheur? Non. C'est sur l'offenseur que doit retomber

toute la responsabilité de l'outrage; c'est à vous seul que s'adressera ma juste vengeance.

LIONEL

Qui donc chargerez-vous de l'exercer?

SIDONIE

Un champion qui, cette fois, ne me fera pas défaut vous-même.

LIONEL

Puisque vous avez encore assez de confiance en moi pour me remettre le soin d'un intérêt si cher, vous voudrez bien me dire en quoi et comment je puis le servir.

SIDONIE

En tout, naturellement, sans vous mettre en peine, sans même vous en douter.

LIONEL

En effet, je ne m'en doute pas du tout.

SIDONIE

Et voilà le meilleur de l'affaire. Avez-vous encore un moment à m'accorder?

LIONEL

Toujours à vos ordres, madame.

(Lionel avance un fauteuil à Sidonie et prend une chaise. Ils s'assoient tous les deux.)

SIDONIE

Monsieur le marquis, ne trouvez-vous pas mademoiselle d'Apremont charmante en amazone?

LIONEL

De toutes les façons et sous tous les costumes.

SIDONIE

Mais celui-ci lui convient particulièrement. Il s'harmonise à merveille avec sa beauté poétique et son

caractère un peu romanesque, permettez-moi de le dire sans vous offenser. En la voyant tout à l'heure dans cet attirail de cavalcade qui embarrasserait certaines femmes, mais qu'elle porte avec une aisance si pimpante, la tête haute, la tournure dégagée, le regard superbe, il me semblait voir une de ces hardies cavalières du temps des Stuarts, qui couraient volontiers les monts et les bois, de nuit comme de jour, et ne craignaient pas de se lancer, pour la bonne cause, dans les aventures ; une Diana Vernon !

LIONEL

Issue d'une race héroïque, il ne lui messied pas d'avoir quelque chose de l'héroïne.

SIDONIE

Beaucoup, à ce point qu'elle me rappelle aussi Jeanne Darc.

LIONEL

La ressemblance est encore plus flatteuse.

SIDONIE

Et n'est pas moins frappante.

LIONEL

Vous connaissez Jeanne Darc ?

SIDONIE

En peinture, comme vous. Ne vous souvient-il pas de l'avoir vue, à côté de Diana Vernon, dans l'atelier de M. Pierre Froment. Mademoiselle Blanche a-t-elle souvent posé pour ces deux portraits-là ?

LIONEL

Jamais !

SIDONIE

Alors, c'est fait de mémoire, et votre ami est encore plus fort que je ne croyais, ce qui n'est pas peu dire.

Digitized by Google

LIONEL

Me permettrez-vous de vous demander où vous voulez en venir avec toutes ces insinuations?

SIDONIE, se levant.

Monsieur le marquis de Trésignan, je vous ai fait l'honneur de vous prendre pour un roué; mais, décidément, vous n'êtes qu'un niais. Et... et voilà ma vengeance!

SCÈNE VI

LES MÊMES, PIERRE

LIONEL, saisissant la main de Pierre.

Pierre, sais-tu ce que madame vient de me dire? Elle m'a dit... Non! ce sont des paroles telles que personne, madame exceptée, n'eût osé les prononcer devant moi; telles que je ne veux pas, que je ne peux pas les répéter. (Il sort.)

SCÈNE VII

SIDONIE, PIERRE

SIDONIE

Eh bien! monsieur, y comprenez-vous quelque chose?

PIERRE

Votre position et votre caractère étant donnés, madame, je devine tout.

SIDONIE

Si vite! Il s'agit donc d'un fait bien certain?

Digitized by Google

PIERRE

Non, mais d'une calomnie très-probable.

SIDONIE

Laquelle?

PIERRE

La plus perfide que vous aurez pu trouver. C'est tout ce que je puis affirmer; c'est tout ce que j'ai besoin de savoir. En hasardant n'importe quelle supposition, j'aurais l'air de discuter une médisance, et je ne vous donnerai pas cet avantage. Vis-à-vis d'un adversaire de votre force, il faut jouer serré.

SIDONIE

Je reconnais, monsieur, la supériorité de vos talents. Vous m'avez gagné la première partie; j'essaye seulement de prendre ma revanche.

PIERRE

Je tâcherai, madame, de ne pas vous en laisser le temps.

SIDONIE

En pressant le mariage de votre ami?

PIERRE

Non, en brusquant votre départ

SIDONIE

Vous comptez me faire expulser?

PIERRE

Emmener.

SIDONIE

Par les gendarmes?

PIERRE

Par votre mari.

SIDONIE

Il n'est pas ici.

PIERRE

Je vais le faire venir.

SIDONIE

Ah! une dénonciation?

PIERRE

Pardon, madame : cette carte-là ne figure pas dans mon jeu.

SIDONIE

Il s'agit pourtant d'une lettre?

PIERRE

Oui.

SIDONIE

Adressée à mon mari?

PIERRE

Non.

SIDONIE

A qui donc?

PIERRE

A vous.

SIDONIE

A moi?

PIERRE

Et je vais vous l'écrire tout de suite, si vous me le permettez.

SIDONIE

Volontiers. (Pierre s'asseoit près de la table et se met à écrire.) Me permettrez-vous de la lire?

PIERRE, écrivant.

A mesure que je l'écrirai; ensuite, il serait peut-être trop tard.

Digitized by Google

SIDONIE

Je me garderai bien alors de manquer une si rare et si belle occasion. (Lisant par-dessus l'épaule de Pierre.) « Madame, en quittant Paris, je ne croyais pas rester si longtemps éloigné de vous. Malgré tout mon empressement à revoir ma famille et mon pays, j'aurais certainement retardé ce cher voyage, si je n'avais compté sur la visite plus chère encore que vous avez promise aux habitants d'Apremont. Tout le monde ici vous désire et vous espère, mais personne avec autant d'impatience que le plus humble et le plus dévoué de vos esclaves. — Pierre Froment. » — C'est bien à moi que vous écrivez cette lettre?

PIERRE, se levant et montrant l'enveloppe à Sidonie.

Voyez plutôt, madame.

SIDONIE

Oui, ma foi! Mais, si je ne me trompe, c'est une déclaration?

PIERRE

En règle.

SIDONIE

Elle me flatte infiniment.

PIERRE

Flatterie n'est pas synonyme de vérité.

SIDONIE

Vous n'êtes donc pas amoureux de moi?

PIERRE

Pas encore, madame; mais cela pourrait venir : on dit l'amour voisin de la haine.

SIDONIE

En attendant cette heureuse métamorphose, l'homme austère commence la lutte par un mensonge.

PIERRE

Autorisé par le droit des gens, comme la ruse en guerre et la feinte en duel.

SIDONIE

Votre tactique doit être, en effet, bien profonde : car je n'y comprends absolument rien.

PIERRE

Rien de plus simple pourtant. M. Landurel est certainement jaloux.

SIDONIE

Je voudrais bien voir qu'il ne le fût pas !

PIERRE

Par conséquent soupçonneux et tatillon Il doit décacheter vos lettres ?

SIDONIE

Il n'en manque pas une, de celles que je veux bien lui laisser voir.

PIERRE

Je ne sais pas comment vous ferez pour lui cacher celle-ci. Je vais la mettre moi-même à la poste. La poste, cela n'a l'air de rien au premier abord. Une petite boîte de sapin avec une ouverture en haut, rien de plus. Mais derrière ce frêle édifice, qu'un enfant briserait de ses mains et cacherait sous sa blouse, il y a, pour le protéger, la gendarmerie, la magistrature, l'armée, cinq ou six cent mille hommes terribles, sans compter la garde nationale; et le petit papier une fois lancé dans la petite boîte, rien ne saurait arrêter sa marche. C'est un boulet, c'est le destin. Il est parti, il faut qu'il arrive, il arrivera demain matin à Paris, et M. Landurel sera ici demain soir, avec une bonne figure.

SIDONIE

Moins bonne peut-être que vous ne croyez. Malgré

tout votre talent pour le portrait, vous vous trompez quelquefois sur les physionomies. M Landurel n'est pas si commode qu'il semble, et votre plaisanterie pourrait bien vous coûter cher.

PIERRE

J'y mettrai le prix.

SIDONIE

Un duel?

PIERRE

S'il le faut.

SIDONIE

Mon mari est innocent de vos intrigues, monsieur.

PIERRE

Mais responsable des vôtres, madame. L'époux d'une femme aussi aimable doit s'attendre à ces petits inconvénients. Il faut bien payer un peu son bonheur. M. Landurel aurait pu se battre avec d'autres pour quelque chose; il se battra gratis avec moi, si vous le voulez. Cela dépend de votre bon plaisir.

SIDONIE

Comment puis-je empêcher une querelle que vous aurez provoquée?

PIERRE

En partant tout de suite. Votre départ coupe court à tous les dangers, et même à toutes les suppositions. Nous en serons quittes, vous, pour une méchanceté manquée involontairement, moi, pour une tentative volontairement ridicule; mon ami pourra se marier en paix, votre mari se rendormir dans son juste repos, et l'affaire se trouve arrangée à la satisfaction de tout le monde.

SIDONIE

Excepté moi.

PIERRE

Ce n'est pas mon affaire.

SIDONIE

Mais s'il me convient de rester ?

PIERRE

Malgré M. Landurel ?

SIDONIE

Avec M. Landurel, que je n'aurai peut-être pas grand'peine à persuader.

PIERRE

Eh bien ! je continuerai la manœuvre en vous faisant la cour.

SIDONIE

Vous me ferez la cour ?

PIERRE

Avec acharnement.

SIDONIE

Alors, c'est tout profit pour moi. Je reste, et nous rirons.

PIERRE

Rira bien qui rira le dernier.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RICHARD

RICHARD, saluant Sidonie.

Madame, si cette rencontre n'est pas une surprise, elle n'en reste pas moins un grand plaisir pour moi. (Saluant Pierre.) Monsieur, j'ai eu l'honneur de me présenter chez vous, et je regrette de ne pas vous y avoir rencontré en même temps que mon cousin.

PIERRE

Je vous remercie pour ma part, monsieur le duc, de cette visite en partie double. (A Sidonie.) Madame, vous n'avez pas de commission à me donner pour la poste?

SIDONIE

Bien obligée, monsieur. Quand j'écris, moi, c'est pour que mes lettres arrivent à leur adresse.

PIERRE

J'espère que la mienne ira droit à son but.

(Il salue et sort.)

SCÈNE IX

SIDONIE, RICHARD

RICHARD

En guerre aussi de ce côté? Contez-moi cela; Lionel m'a conté le reste.

SIDONIE

Plus tard, à charge de revanche.

RICHARD

Confidence pour confidence. Entre alliés, la réciprocité est de droit.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE

RICHARD, allant au-devant du comte.

Monsieur le comte, chargé d'une mission temporaire en Allemagne, je n'ai pas voulu passer à quelques lieues de votre porte sans venir vous présenter mes devoirs.

LE COMTE, serrant la main de Richard.

Mon cher duc, je suis enchanté de vous revoir, surtout dans un pareil moment.

RICHARD

Je sais déjà l'heureuse nouvelle, et je me félicite de devenir, par ce mariage, l'allié de votre famille.

LE COMTE

En restant mon ami, j'espère.

RICHARD

Avec tout le respect d'un élève pour son maître.

SIDONIE

Comment va Pauline, monsieur le comte?

LE COMTE

Beaucoup mieux; je vous remercie.

SIDONIE

Croyez-vous qu'elle puisse me recevoir?

LE COMTE

Avec plaisir certainement. Et priez-la, s'il vous plaît, madame, de venir nous rejoindre ici, dès qu'elle sera remise. Je désire lui présenter le plus tôt possible mon vieil ami M. de Villepreneuse.

SIDONIE, à part, en s'en allant.

Tous les mêmes!

(Elle sort.)

SCÈNE XI

LE COMTE, RICHARD

LE COMTE, faisant signe à Richard de s'asseoir et s'asseyant lui-même.

Ah! il y a longtemps que nous n'avions causé ensemble.

Digitized by Google

RICHARD

Malheureusement pour moi. Vos conseils et votre appui m'ont manqué juste au moment, juste à l'âge où j'en avais le plus grand besoin.

LE COMTE

Les conseils ne servent que l'amour-propre de celui qui les donne. Quant à mon appui, ce serait le renversement des lois naturelles, la faiblesse tâchant de soutenir la force. Vous êtes jeune et plein d'avenir; moi, je ne suis plus qu'un faux mort, et je me rends justice en m'enterrant un peu d'avance.

RICHARD

Permettez-moi de vous le dire, monsieur le comte : en parlant, en agissant de la sorte, vous faites tort à vos amis, à vous-même, et surtout au pays. On regrette de ne vous plus voir aux grands postes que vous avez si longtemps occupés et qui sont votre place naturelle; on vous reproche tous les services que vous ne rendez pas.

LE COMTE, avec un sourire d'ironie.

Moi! rentrer aux affaires? Retourner dans cette mêlée où je suis tombé si souvent, d'où je suis heureusement sorti? Et qu'irais-je dire aux autres dont je sois moi-même certain? J'ai vu tant de fortunes étranges, tant de belles théories renversées par les faits, tant de probabilités aboutissant à l'événement contraire; tant de révolutions, d'évolutions, de contradictions, de palinodies et d'apostasies; tant de lâchetés, de mensonges et de trahisons; j'ai vu si souvent le droit méconnu, la morale outragée, le mérite vaincu par l'intrigue, le succès couronnant le scandale, la conscience prostituée à tous les caprices du hasard; moi-même, je me suis cru si sage et je me suis trouvé finalement si bête, que je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir sur rien ni sur personne, et que ma seule ambition désormais est de

rester à l'abri de tout mouvement, comme une épave oubliée par la tempête.

RICHARD

Mais dans cette retraite volontaire et prématurée, pour occuper votre temps, que faites-vous?

LE COMTE

Des choses inutiles. Je fume, je lis les journaux et je traduis Horace.

RICHARD

Et vous êtes heureux?

LE COMTE

Plus que jamais, autant que possible. Ma femme et ma fille se sont chargées de mon bonheur. Je n'ai qu'à me laisser faire.

RICHARD

Je vomprends et je vous envie.

LE COMTE

Comprendre, soit; mais envier les joies tranquilles, ce n'est pas de votre âge. Il faut des orages et des passions à la jeunesse. Tout ce qui n'est pas trop ne lui semble pas assez.

RICHARD

Malheureusement je n'en ai pas fini, comme Sophocle, avec le monstre insatiable.

LE COMTE

Sophocle était vieux quand il parlait de la sorte : il calomniait ses regrets pour se venger de son impuissance. Ne vous plaignez pas d'être encore amoureux.

RICHARD

C'est que je le suis comme un fou.

LE COMTE

Aimeriez-vous mieux l'être comme un sage ? Le plaisir n'en vaudrait pas la peine,

RICHARD

Toujours est-il que je souffre, et beaucoup.

LE COMTE

Le grand vainqueur aurait-il rencontré par hasard une résistance invincible ?

RICHARD

Je l'ignore et j'hésite.

LE COMTE

Votre timidité m'étonne.

RICHARD

La dame est mariée.

LE COMTE

Ce n'est pas là ce qui vous embarrasse. On peut rire entre augures ; et je me rappelle votre jolie définition du mariage : une chaudière bouillante dont l'adultère est la soupape.

RICHARD

Je parlais abstraitement, en général, au point de vue philosophique. Mais ici, pour moi, la question est particulièrement délicate : un ami à tromper.

LE COMTE

Hélas ! qui tromperait-on, si ce n'est ses amis?

RICHARD

Presque un bienfaiteur !

LE COMTE

L'ingratitude est l'indépendance du cœur, a dit un moraliste contemporain

RICHARD

Peut-être avez-vous raison.

LE COMTE

Ni raison ni tort : je ne fais que citer.

RICHARD

Les citations prennent dans votre bouche l'autorité des préceptes : je m'y conformerai. A Dieu vat ! disent les marins, et l'on met à la voile.

LE COMTE

Il me semble entrevoir le but de ce voyage. La mission diplomatique prépare et couvre une guerre de conquête.

RICHARD

Quand on est au service !

LE COMTE

Eh ! sans doute, il faut bien étendre l'influence du pays.

RICHARD

Je vous remercie de votre indulgence ; elle m'encourage.

LE COMTE

Eh ! l'on se rappelle volontiers qu'on a été jeune. Chut ! Il ne convient pas de parler politique devant les femmes.

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAULINE

LE COMTE

Ma chère Pauline, je vous présente mon vieil ami, jeune encore, M. le duc de Villepreneuse. Mon cher

Richard, je ne vous cacherai pas que la comtesse est un peu prévenue contre vous.

RICHARD

Par qui donc ?

LE COMTE

Par vous-même. C'est à vous d'adoucir à ses yeux l'éclat trop vif de votre réputation et de vous montrer moins diable qu'on ne vous a fait, peut-être de votre consentement. Je tiens à ce que vous fassiez la paix, même avant d'être en guerre ; et le meilleur moyen est de vous laisser en face l'un de l'autre, sans médiateur. Vous avez trop d'esprit tous les deux pour ne pas vous entendre à merveille, après un moment de conversation. Pour moi, voici l'heure d'Horace et de la sieste. Il est doux de s'endormir avec le *Donec gratus eram tibi*, et de dire au sommeil : *Obeam tecum libens*. (Il sort.)

SCÈNE XIII

RICHARD, PAULINE

PAULINE

Monsieur, combien de temps comptez-vous rester ici ?

RICHARD

Aussi longtemps que vous daignerez y consentir, madame.

PAULINE

Si cela dépend de moi, vous partirez aujourd'hui même, pour ne jamais revenir.

RICHARD

Permettez-moi, madame, de trouver l'accueil et l'arrêt bien sévères.

PAULINE

Que méritez-vous de plus? et qu'espérez-vous ?

RICHARD

Je ne mérite, il est vrai, que votre colère ; mais j'espérais obtenir mon pardon.

PAULINE

Eh bien! je vous pardonne. Partez.

RICHARD

Mais...

PAULINE

Quoi donc?

RICHARD

Il me faudrait au moins un prétexte.

PAULINE

Les prétextes ne sont pas difficiles à trouver pour un diplomate; et mieux que personne vous savez comme on quitte les gens.

RICHARD

Pauline!

PAULINE

On ne me nomme Pauline qu'en famille, monsieur. Pour les étrangers, je suis la comtesse d'Apremont.

RICHARD, essuyant ses larmes.

Vous êtes impitoyable.

PAULINE

Je vous conseille de me le reprocher. Un jour, sur le chemin de vos triomphes, vous rencontrez une jeune fille, honnête, pauvre, orpheline, abandonnée, exilée, que sais-je? demandant son pain au travail et disputant sa dignité de chaque jour aux humiliations continues de la domesticité; plus noble pourtant que ses maîtres, aussi noble que vous; revêtue de tous les caractères,

consacrée par tous les malheurs qui devaient la faire respecter d'un gentilhomme. Vous me parlez d'amour; vous me promettez le bonheur : je vous crois. J'étais si naïve alors, et j'avais tant besoin d'une consolation à tant de misères! Je vous crois; et le lendemain, vous me quittez, sans adieu, sans explication, en offrant de me payer, comme une courtisane! Et le lendemain, je fuyais au hasard, seule, éperdue, indignée, désespérée, doutant des autres et rougissant de moi-même, ayant tout perdu à la fois, pleurant ce qu'une femme a de plus cher et de plus précieux, la confiance dans l'amour et l'honneur dans la chasteté. Que vous faut-il de plus? Que me voulez-vous encore?

RICHARD

Vous dire mes remords et mes regrets.

PAULINE

C'est inutile : je n'y croirais pas.

RICHARD

Je vous jure sur l'honneur...

PAULINE

Vous y avez manqué : je ne vous crois plus.

RICHARD

Et pourtant il est bien vrai que je vous aime.

PAULINE

Oserez-vous le répéter?

RICHARD

En face de la mort, en face de ce Dieu qui me jugera peut-être, je le dirais sans crainte et sans arrière-pensée, parce que c'est vrai : je vous aime, Pauline; je vous aime de toute mon âme; je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous. C'est invraisemblable, absurde, insensé, tout ce qu'il vous plaira; mais c'est vrai. Pour chaque homme, il n'existe réellement qu'une

femme, celle qui lui était prédestinée. S'il la perd, le malheureux! il ne retrouvera jamais sa pareille, non, pas même son ombre. Ah! je l'ai senti quand vous m'avez quitté, (mouvement de Pauline), par ma faute, je le sais bien : et c'est ma pire douleur. Je m'étais déchiré le cœur de mes propres mains, et je voyais le plus pur de mon sang, le meilleur de ma vie, s'en échapper à grands flots; et je restais seul avec ma blessure incurable, en face de ce vide effrayant que j'avais fait moi-même, et que rien ne pouvait combler. Je vous regrettais sans cesse; je vous ai cherchée partout, et je vous retrouve mariée. Mariée! appartenant à un autre, portant un nom qui n'est plus le vôtre et qui n'est pas le mien; à jamais perdue pour moi, qui ne peux plus reprendre mon bonheur en reparant mon crime! Et vous ne me trouvez pas assez puni? C'est vous qui m'avez appris l'insomnie et les larmes. Que de nuits passées à pleurer sur l'image de la chère absente, au souvenir de ce paradis que je m'étais fermé! Si vous saviez ce qui se passe au fond de cette âme bouleversée, vous auriez peur comme au bord d'un abîme. Pour tout dire, j'ai plus souffert que vous du mal que je vous ai fait.

PAULINE

Pourquoi le faire? Pourquoi cet amour, plus cruel que la haine?

RICHARD

Que sais-je? Un accès de folie méchante, ou plutôt les conséquences désastreuses, l'impitoyable logique d'une vie mal commencée. Si j'étais né pauvre comme vous, je vous aurais peut-être value et méritée. Mais, hélas! ma destinée, si brillante en apparence, emportait avec elle, cachées dans mon berceau, des fatalités énervantes et des condamnations anticipées. Oui! Des paroles railleuses parmi des spectacles décourageants; le mépris enseigné par les grands et mérité par les petits: des roués bafouant les sots; des intrigants dupant les

niais; des coquettes et des coquins mendiant ce qu'ils ne volaient pas : voilà mon entourage de jeunesse, voilà mon éducation! Dès le premier pas, je portais en moi le doute, comme une lèpre intérieure. Je ne pouvais être sauvé que par un miracle. Mais il était déjà trop tard quand vous m'êtes apparue, et de ce grand amour, je n'ai su faire qu'un grand malheur.

PAULINE

Et nous aurions pu être si heureux!

RICHARD

Nous pourrions l'être encore.

PAULINE.

Comment? Qu'avez-vous dit, et qu'osez-vous me proposer? De trahir, pour l'homme qui m'a perdue, l'homme qui m'a sauvée; de payer tant de bienfaits par tant d'ingratitude, et de faire entrer la honte dans cette maison où j'ai retrouvé l'honneur! Si vous êtes de ceux qui font de pareilles offres, je ne suis pas de celles qui les acceptent. Vous vous trompez étrangement sur mon compte, et votre fatuité vous grise. Quand j'ai commis la faute dont le souvenir vous suggère de si insolentes espérances, je ne devais compte de ma vie qu'à moi-même. J'étais seule à porter le poids de mes responsabilités. Aujourd'hui, je suis mariée; je me suis donnée, je me dois, je me paye. Cherchez ailleurs les facilités et les ignominies de l'adultère. Ce n'est pas moi qui ternirai volontairement le nom dont on m'a confié la garde.

RICHARD

Vous avez mal compris ma pensée. Je ne demande qu'une espérance, bien lointaine peut-être. Nous sommes jeunes tous deux, et le comte ne l'est plus.

PAULINE

Quand j'aurais le malheur de survivre à l'homme qui

Digitized by Google

est à la fois mon mari, mon bienfaiteur et mon père, quand même je deviendrais veuve, rappelez-vous bien mes paroles, jamais je ne consentirais à vous épouser : vous n'êtes pas digne de moi.

RICHARD

Laissez moi le devenir. Je me sens le courage de porter le fer et le feu dans mes plaies ; je sens palpiter en moi la force d'une résurrection et les ardeurs sacrées d'une métamorphose. Tendez-moi la main, et je me lève! dites un mot, et je marche à la lumière! C'est une âme à perdre ou à sauver : songez-y. Plus grande fut l'injure, plus grand sera le mérite du pardon. Vous tenez mon sort entre vos mains, puisque vous possédez mon cœur. Ne me refusez pas cette aumône suprême de l'espérance qu'on accorde au pire des condamnés; ou vous-même vous commettriez un crime plus grand que le mien. Oui ! je vous ai atrocement blessée, mais non tuée ; j'ai troublé votre vie, mais je ne vous ai pas fermé l'avenir. Ayez donc pitié de moi, comme Dieu a eu pitié de vous ; et laissez-moi me relever comme vous, jusqu'à vous !

PAULINE

Que voulez-vous? Que demandez-vous?

RICHARD

Ce qu'il vous plaira de m'accorder : une parole d'encouragement, un regard de vraie compassion, un témoignage de confiance, que sais-je? un retour d'affection peut-être.

PAULINE

Je ne rétracte pas le pardon que je vous ai accordé. L'encouragement au bien, vous le trouverez dans votre conscience. Quant au reste, je ne puis rien. Je ne puis ni vous aimer sans crime, ni vous témoigner une confiance que je n'ai plus. Le passé nous sépare désormais et pour toujours : c'est un gouffre.

RICHARD

Je l'ai creusé : je saurai bien le franchir, dussé-je y tomber avec vous.

PAULINE

Des menaces ! que ferez-vous donc ?

RICHARD

Tout ce que me conseillera la folie d'une passion furieuse, que tu partages encore !

PAULINE

Moi ? Comment pourrais-je vous aimer ? Je vous méprise.

RICHARD

Le mépris ! O rage ! ô misère ! le mépris ! Il y a en ce monde quelqu'un qui me méprise et qui ose me le dire en face ! C'est une femme, et la femme que j'aime.

(Il éclate en sanglots.)

PAULINE

Si vous m'aviez vraiment aimée, vous ne seriez pas venu troubler mon repos et compromettre mon existence rétablie.

RICHARD

Soit. Je vous hais, puisque vous le voulez ; et je vous prouverai mon amour par ma haine. Je suis ici : j'y reste, près de vous, malgré vous, dans cette maison qui est la vôtre ; et je vous défie de m'en chasser. Je vous tiens par la chaîne de notre passé : je ne vous lâche pas. Vous ne pouvez hasarder contre moi ni une action ni une parole qui ne se retournent contre vous. Moi, je brave le scandale ; j'accepte toutes les luttes, trop heureux si je succombe enveloppé dans ma vengeance ! Qu'ai-je à craindre ? vous ne m'aimez plus. Qu'ai-je à perdre ? vous me méprisez.

PAULINE

Richard!

RICHARD

Répète. Appelle-moi Richard, et je ferai tout ce que tu voudras.

PAULINE

Partez, et je vous rends mon estime.

RICHARD

La preuve?

PAULINE

Ma parole.

RICHARD

Vous ne croyez pas à la mienne.

PAULINE

Moi, je ne vous ai pas trompé.

RICHARD

Je me défie de vos vertus, comme vous de mes vices.

PAULINE

Toujours le même!

RICHARD

Il faut que je puisse me dire, en vous quittant pour toujours : une fois encore, pendant une heure, pendant un instant, elle a cru en moi; elle est venue à moi, sans autre appui, sans autre défenseur contre moi que moi-même, et elle a bien fait; elle m'a confié son honneur, et je le lui ai rendu intact.

PAULINE

Monsieur le duc de Villepreneuse, combien apposterez-vous de témoins au rendez-vous pour me surprendre au piége?

Digitized by Google

RICHARD

C'est le dernier coup! Et voici mon dernier mot. Je pars à l'instant pour revenir demain. Je passerai la nuit, demain, à vous attendre sur la route. Si vous n'êtes pas venue au point du jour...

PAULINE

Jamais.

RICHARD

Tu viendras, orgueilleuse! ou dès le matin, aux premiers rayons de l'aurore, madame la comtesse, on vous apportera le cadavre de l'homme que vous avez jadis aimé, qui vous aime toujours, que vous pouviez sauver et que vous aurez tué. Au revoir ou adieu, comme il vous plaira.

(Il sort par le fond.)

PAULINE, seule.

Que faire?

(Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

Même décor

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, LIONEL

PIERRE

Déride-toi donc un peu, Lionel, et dis-moi ce que tu penses, à quoi tu penses. Tu n'as point ouvert la bouche tout au long du chemin; et, depuis deux jours, au lieu de me faire ma juste part dans ton bonheur, tu restes là, près de moi, silencieux, impénétrable et morne comme un sphinx. On dirait même que ma présence te gêne, et parfois tu sembles éviter mon regard.

LIONEL, serrant la main de Pierre

Par exemple!

PIERRE

Alors parle-moi, suivant notre bonne habitude, à cœur ouvert. Qu'as-tu? Est-ce madame Landurel qui t'inquiète? Mais elle ne peut se compromettre sans se perdre; et quant à ses calomnies, je ne lui fais pas l'honneur et je ne te fais pas l'injure de les discuter.

LIONEL

Je vous connais trop bien tous deux pour la croire jamais contre toi.

PIERRE

Quelle est donc la cause de ta préoccupation? Est-ce

que, par hasard, tu regretterais la démarche faite auprès de la famille; et crains-tu, réflexion faite, d'aimer Blanche moins que tu ne l'avais cru d'abord ?

LIONEL

Au contraire, je l'aime à chaque instant davantage. Tout est charme en elle et j'y découvre sans cesse de nouveaux attraits, parce que sa beauté s'illumine de son âme. Tour à tour pénétré d'attendrissement ou transportéd'enthousiasme, je sens qu'elle m'a véritablemen révélé l'amour; et je ne saurais que faire de ma vie, si je ne devais plus la partager avec elle.

PIERRE

Alors de quoi te plains-tu ? de ce que la mariée est trop belle ?

LIONEL

Trop parfaite pour un homme tel que moi. Je crains de n'obtenir jamais, en retour de mes adorations, un amour dont j'ai tant besoin et que je mérite si peu.

PIERRE

Pourquoi Blanche t'épouserait-elle, si elle ne t'aimait pas ?

LIONEL

Naïveté de jeune fille, ignorance de la vie. Elle m'accepte sur les apparences, au gré de l'occasion, comme elle en accepterait un autre. Pourquoi m'aimerait-elle plutôt qu'un autre?

PIERRE

A force de tout mettre en doute, on finit par douter de soi-même.

LIONEL

Il y a une chose que je sais malheureusement trop bien : c'est le peu que je vaux.

PIERRE

Il n'est personne qu'une telle femme, ta femme! puisse jamais te préférer.

LIONEL

Et toi?

PIERRE

Moi! moi! De tous les mauvais rêves que j'aurais pu faire dans le délire de la fièvre, tu viens de réaliser le pire. Moi! moi! devenu pour mon meilleur ami, à propos de sa femme, qui est ma sœur, une cause de tourment, et comme un épouvantail de scandale!

LIONEL

Jure-moi que tu ne l'aimes pas.

PIERRE

Je te l'ai dit.

LIONEL

Ta parole d'honneur?

PIERRE

A quoi bon ma parole d'honneur, si ma parole d'amitié ne te suffit pas? Je ferai plus. Puisqu'il est besoin de te rassurer sur mon compte et sur le sien, je donnerai la plus grande et la plus triste preuve de mon dévouement à votre bonheur commun. A partir du jour où vous serez mariés, je cesse de vous voir. Vous y perdrez chacun votre meilleure amitié : moi, j'y perdrai mes plus chères affections; mais tu seras tranquille.

LIONEL

Est-ce que je consentirai jamais à me séparer de toi?

PIERRE

Alors sépare-toi d'elle.

LIONEL

D'elle? moi!

PIERRE

Que veux-tu donc?

LIONEL

Ah! je voudrais la tranquillité de l'âme.

PIERRE

Si tu ne la trouves pas en toi-même, où la cherche-ras-tu?

SCÈNE II

LES MÊMES, SIDONIE

SIDONIE

Monsieur Froment, connaissez-vous la chanson de Marlborough?

PIERRE

La Trinité n'est pas encore passée, madame; il y a deux jours seulement que ma lettre est partie.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE, PAULINE

SIDONIE, allant à Pauline

Bonjour, chère amie. Comment vas-tu ce matin?

PAULINE

Bien, merci.

SIDONIE, à demi-voix

Tu es bien pâle.

PAULINE, de même

J'ai mal dormi. (Elles s'assoient, l'une à côté de l'autre, sur le canapé.)

LE COMTE, assis près de la table, à Lionel, assis de l'autre côté

Ainsi, depuis deux jours, vous n'avez aucune nouvelle de votre cousin?

LIONEL

Aucune.

LE COMTE

Ce départ précipité, qui ressemble à une fuite, m'étonne de la part d'un homme aussi bien élevé. M. de Villepreneuse nous devait au moins un adieu.

PAULINE

Ne vous a-t-il pas écrit?

LE COMTE

Oui, qu'il avait trouvé à Nancy l'ordre formel de hâter son voyage. Mais, entre diplomates, nous savons ce que parler ne veut pas dire; et ce n'est évidemment qu'un prétexte, pour dissimuler... quoi? je n'en sais rien. Peut-être votre accueil lui aura-t-il paru trop sévère.

PAULINE

Je crois avoir dit ce que je devais dire.

SIDONIE, bas et vite à Pauline

Tu l'as congédié?

PAULINE, de même à Sidonie

Oui.

LE COMTE

Je m'en rapporte à vous, ma chère Pauline, et je n'ai voulu exprimer qu'un regret.

LIONEL

Est-ce que je n'aurai pas le bonheur de voir mademoiselle Blanche ce matin?

Digitized by Google

LE COMTE

Où donc est-elle?

PAULINE

Je ne l'ai pas encore vue.

LE COMTE

Est-ce qu'elle a veillé cette nuit? Je n'ai pas entendu son piano.

PAULINE

Ni moi non plus.

SCÈNE IV

LES MÊMES, OCTAVE

PIERRE, se penchant vers Sidonie.

Ah! l'heureuse surprise, madame. Voilà M. Landurel.

SIDONIE

En personne?

PIERRE

En personne, avec la bonne figure que je vous avais annoncée.

OCTAVE, d'un air tragique.

Monsieur le comte, madame la comtesse, je vous présente mes respects, et je vous demande en même temps pardon pour la scène que je vais faire.

LE COMTE

Eh bien! ne la faites pas.

Digitized by Google

OCTAVE

Elle est nécessaire. Il faut que la justice ait son cours.

LE COMTE

Qu'est-ce que cela veut dire?

OCTAVE

Vous allez le savoir : je veux que tout le monde le sache.

LE COMTE

Soit! on le saura, puisque vous y tenez. Qu'est-ce que c'est?

OCTAVE, après une pause.

Marquis de Trésignan! (Il s'avance d'un pas solennel vers Lionel, qui reste immobile, la figure contractée, les yeux baissés. Pierre s'approche rapidement, mais trop tard, pour s'interposer. Octave se jette dans les bras de Lionel, en s'écriant) : Mon seul ami!

PIERRE, lui tendant la main.

Et moi?

OCTAVE, reculant avec horreur.

Vous osez me tendre la main? Vous!

PIERRE, souriant.

N'est-ce pas l'usage en pareil cas?

OCTAVE

Riez, monsieur! riez à votre aise, maintenant; nous verrons si vous continuerez à rire sur les bancs de la police correctionnelle.

LE COMTE, se levant.

Cher monsieur Landurel, nous sommes d'habitude enchantés de vous voir au château d'Apremont ; mais, pour cette fois, permettez-moi de vous dire que votre façon d'entrer me paraît un peu bien extraordinaire.

OCTAVE

C'est vrai, monsieur le comte ; et je m'excuse une seconde fois. Mais ce n'est pas ma faute, vous concevez. Je suis hors des gonds. Mettez-vous à ma place.

LE COMTE, assis.

Quoi qu'il arrive, permettez-moi de garder la mienne.

OCTAVE

Vous avez raison, monsieur le comte. Il faut garder sa place tant qu'on peut, lorsqu'elle est bonne ; mais la mienne, hélas! n'est pas tenable. J'ai les preuves en mains. (Il tire de sa poche une lettre et la montre au comte.) Lisez!

LE COMTE, tenant la lettre, sans la lire.

De qui est cette lettre?

OCTAVE, montrant Pierre.

De monsieur.

PIERRE

Je n'ai jamais eu l'honneur de vous écrire, cher monsieur.

OCTAVE

Mais vous avez écrit à ma femme, et voilà le *hic*.

LE COMTE, regardant l'adresse.

Puisque cette lettre est adressée à madame Landurel, c'est à elle qu'il faut la remettre. (Il fait un pas vers Sidonie.)

OCTAVE, arrêtant le comte.

Je m'y oppose, monsieur le comte : c'est une pièce de conviction.

SIDONIE

Contre qui?

OCTAVE

Contre vous deux, madame.

LE COMTE

Fi donc! monsieur Landurel. Ce ne sont point là façons de gentilhomme.

OCTAVE

Est-ce que je suis gentilhomme, moi? Je suis un bon bourgeois qui ne veut pas être... dandiné. La loi m'autorisait à décacheter les lettres de ma femme, puisque nous étions censés ne faire qu'un; et j'ai eu raison d'exercer mon droit, puisque maintenant nous faisons deux. Car, il ne faut pas vous y tromper, madame, c'est la séparation de corps et de biens, de biens! entendez-vous? que je demande et que je vais obtenir certainement, à mon profit, contre vous; et je vous laisserai là, sur la paille, avec vos douze mille livres de rente.

SIDONIE

C'est indigne!

LE COMTE

C'est insensé. La lettre que je viens de parcourir, et que je vous rends sans inquiétude (il lui remet la lettre), exprime seulement le désir que nous avions tous de revoir madame Landurel. Cher monsieur, croyez-en mon expérience et mon amitié : il faut terminer au plus tôt la scène que je vous conseillais de ne pas commencer; elle pourrait tourner au scandale, si elle avait pour témoins des personnes moins bienveillantes et moins discrètes. Le rôle de Dandin a ses côtés fâcheux, sans doute; mais il vaut encore mieux que celui de Sganarelle. Le pire de tous les ridicules, c'est d'aller sur les toits proclamer un déshonneur imaginaire. Demandez pardon à votre femme de vos soupçons injurieux...

SIDONIE

Et si injustes!

LE COMTE, à Sidonie.

En latin, c'est la même chose. (A Landurel.) Dormez une heure, pour vous rafraîchir le sang, et venez ensuite vous mettre à table. Nous déjeunons à midi.

SIDONIE

Latin ou non, je ne veux pas de ses excuses. Soupçonner une honnête femme, qui n'a rien à se reprocher, que son mari! C'est moi, oui! c'est maintenant moi qui demande la séparation de corps pour injure grave; et je gagnerai le procès.

LE COMTE, se rasseyant.

Autre folie!

OCTAVE, à Sidonie, les bras croisés.

Oui-dà! Et le rendez-vous?

SIDONIE, croisant aussi les bras, et regardant Octave en face.

Quel rendez-vous? avec qui? où? quoi? comment?

OCTAVE

Cette nuit, à onze heures, ici même.

LE COMTE

Ici!

OCTAVE

Quant aux circonstances...

PAULINE, se levant brusquement.

Il est inutile, monsieur, de continuer cet absurde roman. Par respect pour vos hôtes, si ce n'est pour vous-même, je vous prie de vous taire.

LE COMTE, se levant.

Pardon, ma chère Pauline. Je regrette de ne pas, cette fois, partager votre avis. Mais la situation est devenue trop grave; et je suis obligé de me rappeler, de rappeler à tout le monde, que je suis chef de famille. Il n'est pas d'affections, il n'est pas d'égards personnels, qui me fas-

sent tolérer un scandale dans ma maison, habitée par ma femme et ma fille. Je prie donc, et je somme au besoin, M. Landurel de s'expliquer nettement et complétement.

SIDONIE

Je le demande pour mon honneur.

PIERRE

Pour ma dignité, je l'exige.

OCTAVE

Soyez tranquilles : chacun aura son compte. En recevant cette lettre, je partis par l'express, net, sans consulter personne.

SIDONIE

Pas même votre somnambule?

OCTAVE

Tiens! vous le saviez?

SIDONIE

J'en sais bien d'autres. Continuez.

OCTAVE

A Nancy, comme il faisait encore jour et que je n'avais, pour ainsi dire, pas mangé de la journée; je pris le temps de dîner à mon aise; après quoi, je fumai quelques cigares avec beaucoup d'impatience, pour attendre le moment favorable. J'avais mon projet.

SIDONIE

Lequel?

OCTAVE

Celui que j'ai si heureusement exécuté, madame, de vous surprendre quelque part, n'importe où, avec votre complice, en flagrant délit.

LE COMTE

Achevez donc, monsieur.

Digitized by Google

OCTAVE

Quand la nuit fut bien noire, je partis à pied, comme un homme qui n'aurait pas le moyen de prendre une voiture. Je marchais sans crainte au milieu des ténèbres, ayant eu la précaution de mettre dans ma poche un revolver, à cinq coups! En arrivant au bout du parc, j'aperçus un homme qui se promenait tout doucement sur le côté le plus obscur du chemin, à l'ombre des grands arbres.

SIDONIE

Comment pouviez-vous y voir clair, dans l'ombre? puisqu'il faisait noir partout!

OCTAVE

Je n'en sais rien. Mais il faisait noir, il y avait de l'ombre; et pourtant j'y voyais comme un lynx, éclairé, sans doute, par ma juste jalousie : car j'avais, du premier coup, deviné toute l'affaire et reconnu mon rival.

PIERRE

Nommez le donc, monsieur, puisque vous l'avez reconnu.

OCTAVE

Qui pouvait-ce être, sinon vous?

PIERRE

Puisqu'il ne s'agit que de suppositions, supposez que je vous donne un démenti, et passons.

OCTAVE

Allez-vous maintenant me faire soupçonner mon ami Lionel? car, si ce n'est pas vous, ce ne pourrait être que lui.

LE COMTE

Monsieur, ne mêlez pas légèrement à votre histoire le nom de M. le marquis de Trésignan : il doit épouser ma fille.

OCTAVE

Moi, monsieur le comte, accuser le marquis? Jamais! J'ai nommé le coupable.

SIDONIE

Coupable de quoi, au bout du compte? Un homme qui se promène tout seul sur un chemin, même la nuit! Jusqu'à présent je ne vois pas le crime.

OCTAVE

Attendez, madame. J'ai bien attendu, moi! Et Dieu sait si cela me faisait plaisir. Je m'étais caché derrière une haie pour guetter mon homme, qui s'arrêtait de temps en temps pour écouter. Au bout d'un quart d'heure, qui me parut fort long, lui et moi, nous entendîmes une porte s'ouvrir. Il se précipita vers le pavillon; je me glissai prudemment à sa poursuite, et je vis apparaître madame.

SIDONIE

Moi! Vous m'avez reconnue? Osez dire que vous m'avez reconnue.

OCTAVE

Qui pourrait-ce être, sinon vous?

SIDONIE

Est-ce que je sais, moi? Quelque femme de chambre en partie fine avec un laquais du voisinage.

OCTAVE

Madame, les femmes de chambre ne portent pas des bracelets de pierreries (Pauline ôte précipitamment ses bracelets), et les laquais ne portent pas d'armes : l'honneur de leurs amantes n'en vaut pas la peine.

LE COMTE

Cet homme était donc armé?

OCTAVE

Jusqu'aux dents. Car, au moment où je m'élançais vers lui et sa complice : Halte-là, monsieur ! cria-t-il, à voix basse, halte-là ! ou vous êtes mort; et j'entendis nettement le clic-clac d'un pistolet qui va faire feu. J'évitai le coup, qui, du reste, ne fut pas tiré, je dois le dire, en me mettant dans un fossé, plein d'eau. J'étais furieux, comme vous pensez, et j'avais préparé mon revolver pour un combat à outrance...

SIDONIE

Qui n'eut pas lieu.

OCTAVE

Non. Il n'osa pas. Je l'aurais tué sans miséricorde. Ah ! mais!

LE COMTE

Et la femme ?

OCTAVE

Elle avait disparu en poussant un cri de terreur. Après avoir monté la garde un bon moment près du pavillon, pour assurer la fuite de sa complice, mon individu s'éloigna lentement, à reculons, son pistolet toujours braqué sur moi. Je lui laissai le temps de se retirer, pour éviter un malheur. Lorsqu'il eut disparu à son tour, le jugeant hors de portée, je sortis de mon asile ponr inspecter le théâtre de cette lutte, qui aurait pu devenir sanglante.

PIERRE, bas à Lionel.

Othello doublé de Jocrisse !

OCTAVE

Et là, sur le chemin, à la porte du pavillon, je trouvai la preuve du crime que ma présence avait empêché bien à temps! (Il tire de son paletot une mantille qu'il montre à Sidonie.) Reconnaissez-vous cette mantille, madame ?

SIDONIE, examinant la mantille, froidement.

Cette mantille ?

OCTAVE

Oserez-vous nier qu'elle soit à vous ? C'est moi-même qui vous l'ai achetée, il y a un mois, cinq cents francs. J'ai la facture acquittée ; au besoin j'appellerais le marchand en témoignage.

SIDONIE

C'est inutile. Je la reconnais parfaitement.

OCTAVE

Ah ! Vous avouez donc ?

SIDONIE

Oui, j'avoue mon tort.

OCTAVE

Un léger tort !

SIDONIE

Je n'aurais peut-être pas dû la donner, puisque c'était un cadeau rare de mon mari.

OCTAVE

Vous l'avez donnée ?

SIDONIE

Il y a quinze jours.

OCTAVE

A qui ?

SIDONIE

Je vous le dirai quand nous serons tous deux seuls. (Bas à Lionel et à Pierre qu'elle est allée retrouver.) Vous voyez, messieurs, que je suis généreuse.

LE COMTE, prenant la mantille à Octave.

Pardon, madame. Il faut maintenant qu'on sache à qui appartient cette mantille. (Entre Blanche.)

Digitized by Google

SCÈNE V

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE

A moi, mon père.

LE COMTE

A toi?

LIONEL

A vous! mademoiselle?

BLANCHE

Vous étiez là quand madame a bien voulu me la donner, le soir de son bal.

LIONEL, accablé.

C'est vrai.

SIDONIE, bas à Lionel et à Pierre.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit, messieurs.

PIERRE, absorbé.

Que se passe-t-il donc ici?

LE COMTE, sévèrement.

Ma fille!

BLANCHE, tranquillement.

Mon père?

LE COMTE

Avais-tu encore cette mantille en ta possession hier?

BLANCHE

Oui.

LE COMTE

Hier au soir?

Digitized by Google

BLANCHE

Oui.

LE COMTE

Où l'as-tu laissée ?

BLANCHE

Je n'en sais rien.

LE COMTE

Es-tu sortie hier au soir ?

BLANCHE

Oui, je suis allée me promener dans le parc.

LE COMTE, avec un geste de désespoir.

Il y a pourtant, là, messieurs, le calme de l'innocence.

BLANCHE, étonnée.

De quoi donc suis-je innocente ?

LE COMTE, montrant à Blanche Pauline qui sanglotte.

Vois !

BLANCHE, à Pauline.

Pourquoi pleures-tu ? Que t'ai-je fait ?

LE COMTE

Blanche ! cette mantille a été perdue cette nuit sur le chemin, à la porte du pavillon, par une femme surprise avec un homme.

BLANCHE

Quelle femme ?

LE COMTE

Dis-nous que ce n'est pas toi.

BLANCHE.

Ah ! mon père ! (Le comte tombe accablé sur un fauteuil, en se cachant la figure dans les mains.) Puisque mon père m'abandonne...

Digitized by Google

LE COMTE, relevant la tête.

Jamais, innocente ou coupable.

BLANCHE, fièrement.

Merci, mon père. Mais je n'accepte pas, même de vous, une indulgence dont je n'ai pas besoin. (A Lionel.) Monsieur de Trésignan, c'est à vous maintenant de défendre la femme qui doit porter votre nom.

LIONEL

Mademoiselle, donnez-moi une preuve, et je vous défendrai contre le monde entier, au péril de ma vie.

BLANCHE

Puisqu'il vous faut, monsieur, des preuves pour m'estimer, je ne tiens plus à votre estime.

PIERRE, s'avançant du fond.

Blanche, voulez-vous m'épouser ?

SIDONIE, bas à Lionel.

Bien joué !

BLANCHE, tendant la main à Pierre.

Merci, Pierre, merci de ce témoignage de confiance, le seul qu'on m'ait donné. Mais je ne peux pas vous épouser : vous ne m'aimez pas.

PIERRE

Plus que jamais, et de toute mon âme.

LIONEL, à Pierre.

Je te disais bien, moi, que tu l'aimais.

PIERRE, à Lionel.

Tu me fais pitié. (A Blanche.) Je m'étais habitué, Blanche, à ne voir en vous que la fille de mon protecteur, la compagne plus jeune de mes jeunes années, presque une sœur. Heureuse avec un autre, par un autre, que je croyais digne de vous et de moi, vous au-

riez toujours trouvé en moi cette affection fraternelle dont vous connaissez la sincérité, dont j'ai prouvé le désintéressement. Rien de plus, et c'était assez. Mais à cette heure, exposée à je ne sais quels absurdes soupçons dont l'ombre même ne devait pas vous effleurer, trahie dans vos plus justes espérances, outragée dans votre honneur, vous me devenez soudainement plus chère encore, plus que je n'aurais pu moi-même l'imaginer. Le coup imprévu qui vous frappe m'atteint jusque dans les dernières profondeurs de mon être et fait jaillir des sentiments que je ne me connaissais pas. Ce n'est pas seulement la justice qui se révolte en moi; c'est l'enthousiasme qui s'éveille, et l'amitié se transforme en amour. Voulez-vous être ma femme?

BLANCHE

Accusée, non. Justifiée, oui. En attendant, conduisez-moi dans votre famille; elle remplacera la mienne. Mon père, quand la pitié dont je ne veux pas, aura fait place à la justice que je réclame, parce que je la mérite, alors vous me rappellerez, certain de me voir accourir au premier signe, au premier mot. Adieu, mon père, croyez à tous mes respects et à toutes mes tendresses.

PAULINE

Restez, Blanche! restez dans la maison paternelle et reprenez-y tous les honneurs, toutes les joies de votre innocence. La personne qui a perdu cette mantille, cette nuit, sur le chemin, à la porte du pavillon, c'est moi.

BLANCHE

Vous?

LE COMTE

Vous, Pauline! vous!... ma femme!...

BLANCHE

Mon père! mon cher père!

LE COMTE

Chère enfant, bonne, loyale, tendre comme ta mère! Et j'ai pu te méconnaître un instant!

BLANCHE

Qu'importe un instant d'erreur, puisque nous nous retrouvons tout entiers.

LE COMTE

Tout entiers!

BLANCHE

Pauline! je voudrais vous remercier et je ne sais que vous dire. (Mouvement général de sortie.)

LE COMTE

Reste; Blanche! et vous aussi, messieurs, restez, je vous en prie. Le scandale a été public, il faut que l'explication soit complète. (A Pauline.) Madame, qui vous attendait à ce rendez-vous nocturne? Lequel de ces messieurs?

LIONEL

Monsieur le comte, amour, amitié, bonheur, je perds tout! Respectez au moins ce qui me reste : l'honneur.

LE COMTE

L'a-t-on respecté chez moi?

LIONEL

Si vous êtes outragé, je ne suis pour rien dans l'outrage.

LE COMTE

Qui sait? J'ai bien soupçonné ma fille; vous aussi. Pour croire à son innocence, tout à l'heure, vous lui demandiez ses preuves. Où sont les vôtres?

LIONEL

Vous aviez bien voulu m'accepter pour gendre.

LE COMTE

Raison de plus peut-être. Peut-être n'était-ce pour vous qu'une facilité de plus.

LIONEL

Douter à ce point de moi, que vous me croyiez capable d'une infamie!

LE COMTE, montrant Pierre

Mais alors! c'est donc lui. Si ce n'est le gendre de mon choix, c'est donc le fils de mon adoption!

BLANCHE

Moi, je réponds de Pierre, comme il a répondu de moi.

LE COMTE

Ma chère enfant! tu ne comprends rien aux passions humaines, Dieu merci! (à Pauline.) Lequel des deux?

PAULINE

Ni l'un ni l'autre, monsieur le comte. N'accusez personne ici que moi. Et ma faute même, dont je ne veux ni diminuer la gravité, ni décliner les conséquences, n'est pas ce que vous croyez. Si je vous ai trompé, c'est en vous disant que je ne connaissais pas M. de Villepreneuse.

LE COMTE

Villepreneuse! Vous le connaissiez?

PAULINE

Avant mon mariage.

LE COMTE

Pourquoi ne me l'avoir pas dit?

PAULINE, fièrement

Je vous ai offert ma confession : vous l'avez refusée.

LE COMTE, baissant la tête

C'est vrai.

PAULINE

J'espérais ne jamais le revoir. Mais on échappe difficilement à son passé. Le mien est venu me poursuivre jusqu'ici, au milieu de mon bonheur, en pleine réhabilitation, et me contraindre, tremblante à la fois d'épouvante et de remords, à l'imprudence fatale qui me perd. Il fallait risquer un scandale pour éviter une catastrophe, et je suis allée à ce rendez-vous imposé par l'homme qui avait trompé ma jeunesse pour lui dire un éternel adieu.

LE COMTE

Vous accusez un absent pour disculper les autres. Si Villepreneuse était ici !... (Entre Richard.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, RICHARD

RICHARD, souriant

Me voilà, monsieur le comte. Ma mission s'est terminée plus tôt que je n'osais l'espérer. Je n'ai guère eu qu'à remettre la dépêche du ministre, et je lui rapporte une réponse victorieuse. Mais, si pressé que je sois de savourer mon facile triomphe, j'ai voulu vous présenter mes excuses pour mon brusque départ et faire un peu ma cour à ces dames. (A Pauline.) Comment allez-vous aujourd'hui, madame la comtesse?

PAULINE

Il est inutile de mentir davantage, monsieur le duc. J'ai dit la vérité.

RICHARD, d'un ton équivoque

La vérité?

PAULINE

Tout entière.

RICHARD, après avoir interrogé du regard toutes les physionomies, se redressant fièrement

Alors je n'ai plus qu'à me mettre à la disposition de monsieur le comte.

LE COMTE

Pour un duel?

RICHARD

Nécessairement.

(Geste violent de Pierre, qui s'avance. Un geste impérieux du comte l'arrête à sa place.)

LE COMTE

Nécessairement? Ici même, sous l'antique et noble toit de mes aïeux, vivait une famille heureuse, entourée de tous les respects et de toutes les tranquillités. Vous entrez dans cette maison, facilement ouverte, avec la résolution préméditée d'y introduire avec vous, derrière vous, le malheur et la honte, cachés ensemble dans votre ombre; vous renouez, au moyen de je ne sais quelles machinations, une liaison commencée je ne sais où, rompue je ne sais comment : car je marche, les yeux bandés, au milieu des mensonges; vous attirez la comtesse d'Apremont hors de sa demeure, la nuit, sur un grand chemin, comme une voleuse qui rejoint un voleur; vous la forcez pour sauvegarder l'innocence de ma fille, de s'avouer publiquement votre ancienne maîtresse, d'immoler au spectre de l'adultère l'honneur de sa virginité! Voilà ce que vous avez fait, monsieur; et, pour compensation à tant d'outrages, pour réparation à cette ruine de ma vie, confiant dans votre force et sûr de votre

adresse, vous me proposez maintenant de me tuer dans les règles, en parfait gentilhomme !

RICHARD

Lorsqu'un gentilhomme de ma sorte se bat dans de pareilles conditions, c'est pour exposer sa vie, sans attenter à celle de son adversaire.

LE COMTE

Alors, ce que vous m'offrez, c'est la chance d'un assassinat ? Bien obligé !

RICHARD

Eh ! que faut-il donc que je fasse maintenant ?

LE COMTE

Ce que vous vouliez faire. Le châtiment vrai d'une faute, c'est son accomplissement. Le mal engendre le mal qui doit le punir.

RICHARD

Au bout du compte, monsieur, ce que j'ai fait, vous l'aviez dit.

LE COMTE

C'est vrai. Je parle de moi comme des autres. Vous, monsieur, vous avez retourné contre moi les mauvais exemples et les mauvais conseils que je vous ai donnés, c'est juste. J'ai négligé, méconnu, raillé ces vérités éternelles qui sont la base de la morale et le palladium des familles : tant pis pour moi ! Vous les avez violées : tant pis pour vous ! Que chacun porte le poids de ses actes. Vous êtes venu me prendre ma femme ? Prenez-la et gardez-la.

RICHARD.

Prenez-la, dites-vous, et gardez-la ! Qui ? Cette femme, aussi noble que nous deux, meilleure que nous deux, monsieur ! dont vous disposez comme d'une es-

Digitized by Google

clave, et que j'adore, moi, comme une divinité, la seule! Est-ce là, en vérité, le châtiment de ce que vous appelez mon crime? Vous croyez peut-être m'intimider en me mettant aux prises avec les lois et les forces du monde? J'ai les miennes. Il est encore à naître celui qui fera pâlir mon courage ou reculer mon orgueil. Les cœurs de lion se perpétuent chez nous dans la race comme dans les armoiries. Dût la foudre tomber droit sur ma tête, elle m'anéantirait sans m'effrayer. Relevez-vous, madame, sous le coup dont on vous menace vainement, et venez, en toute confiance, vous appuyer sur ce bras, qui n'a jamais faibli. Soyez tranquille, rien ne vous manquera, pas même les respects dus à la future duchesse de Villepreneuse. Dès à présent, ma fortune et ma vie sont à vos pieds.

PAULINE

Je n'en veux pas. Je ne veux rien de vous, que l'oubli. Monsieur le comte, vous pouvez me faire chasser d'ici par vos gens; vous pouvez, si bon vous semble, punir par le scandale d'une accusation publiqne ma faute d'autrefois et mon imprudence d'aujourd'hui : je n'y contredirai point; je me soumets, je me résigne d'avance à toutes vos sévérités. Le seul droit que je vous conteste, la seule vengeance que je vous refuse, la seule menace contre laquelle je me révolte, c'est de me livrer à un homme que je n'aime plus et que je n'estime pas; de m'imposer ce double supplice du malheur dans l'ignominie. Mais vous êtes un galant homme, généreux jusque dans votre colère, délicat même dans votre justice, et vous me laisserez, j'en suis sûre, le choix de mon expiation.

LE COMTE

Vous êtes libre.

PAULINE

Merci. Je quitte cette maison comme j'y suis entrée,

n'emportant quo ma reconnaissance et mes regrets. Votre nom même, ce nom glorieux que vous avez daigné partager un moment avec moi, je vais le déposer à votre porte, comme une chose sacrée au seuil d'un sanctuaire. Et je m'en irai si loin, je m'envelopperai d'une obscurité si profonde, que personne jamais ne pourra ni retrouver, ni reconnaître dans l'humble étrangère, gagnant sa vie par son travail, celle qui fut jadis la comtesse d'Apremont. Vous n'aurez pas à rougir de ma fière pauvreté. Tout ce que je demande, — non! je n'ai le droit de rien demander, — mais ma seule ambition, — peut-être m'est-elle encore permise dans ma déchéance, — c'est qu'on ne ferme pas la porte à l'espérance, derrière moi. Laissez-moi du moins, pour me soutenir dans cette lutte suprême, laissez-moi la triste et douce illusion de croire, de rêver, qu'un jour peut-être, à force de courage et de souffrance dignement supportée, j'obtiendrai le pardon, et qui sait? le regret des seuls êtres qui m'aient véritablement aimée. Adieu. (Elle se dirige vers la porte du fond.)

BLANCHE

Non, Pauline! non! tu ne quitteras pas, seule et désespérée, cette maison où tu m'as gardé ma place par ta vaillante loyauté! Mon père! vous n'oublierez pas non plus qu'elle m'a longtemps, et si bien! servi de mère. (A genoux.) Grâce pour nous tous.

LE COMTE, la relevant.

Tu es l'ange du pardon, et je ne demanderais pas mieux qu'obéir à tes belles inspirations. Mais l'avenir, chère enfant! ce triste avenir que ne prévoit pas ta pureté? M. le duc reviendra.

RICHARD

Jamais.

LE COMTE

Qui donc ici peut se fier à votre parole?

RICHARD

J'y forcerai bien tout le monde. Adieu, madame! Adieu, Lionel. Écoute, regarde et profite.

LIONEL

Que veux-tu dire?

RICHARD

Le mot de mon destin!

LIONEL

Que vas-tu faire?

RICHARD

Mes preuves. (Il va droit à la fenêtre, tire un pistolet de sa poche, le retourne contre sa poitrine et fait feu.) On me croira peut-être maintenant.

(Il tombe mort.)

FIN.

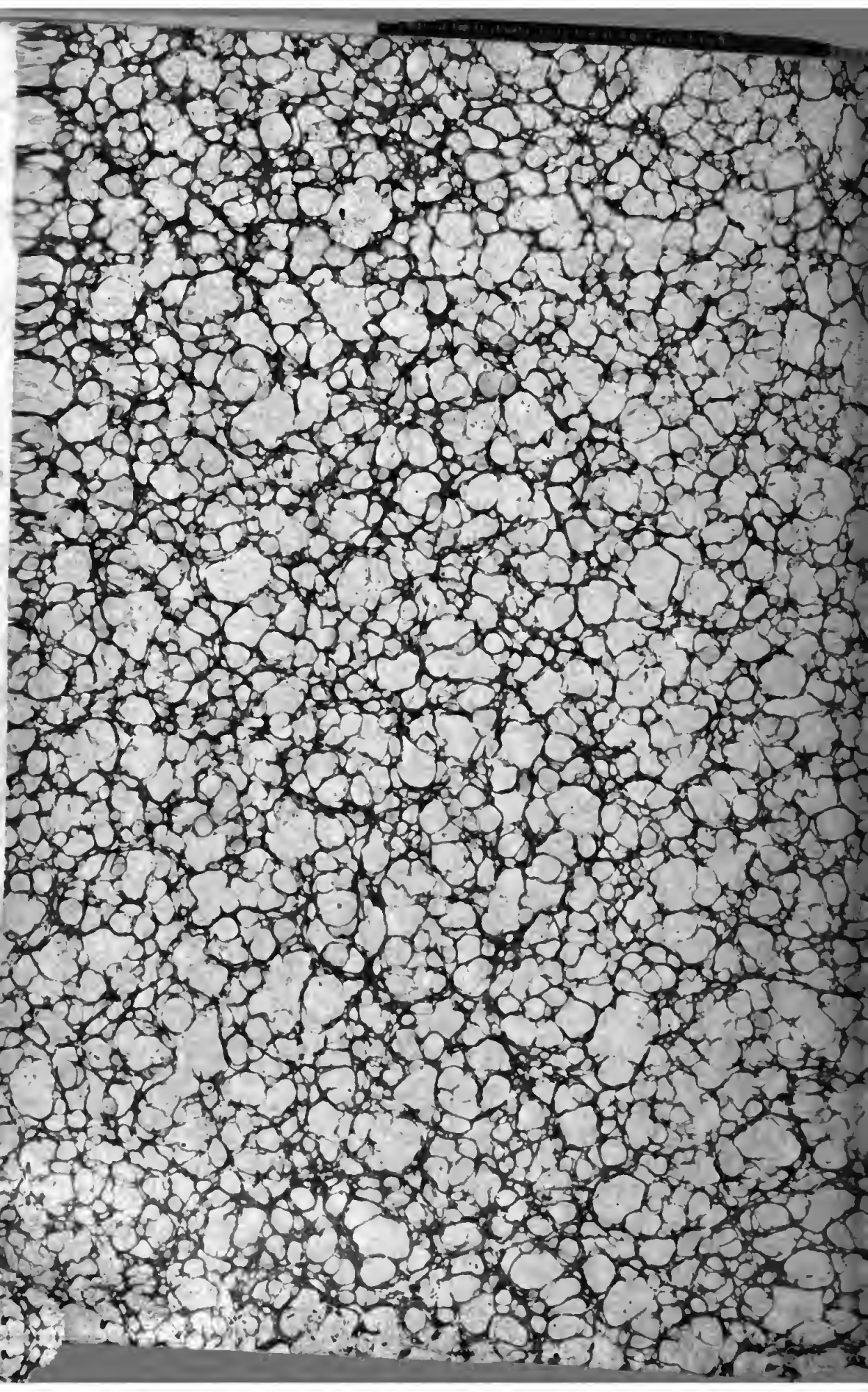
PARIS. — IMP. L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

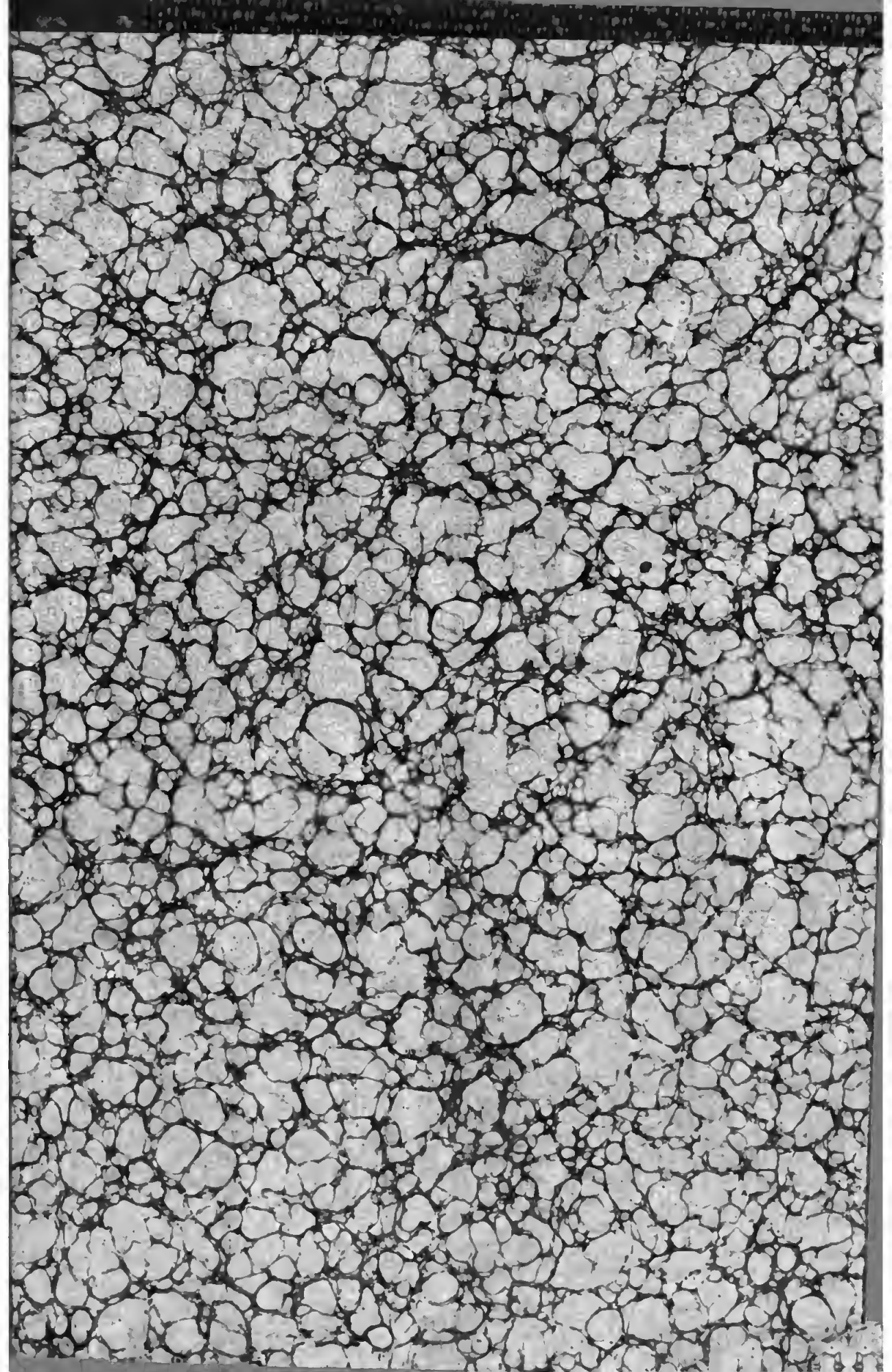
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





BIBLIOTE

SCAFFA

PLUTEO

N.° CA

Digitized by Google